

ANNALES

POÉTIQUES,

DEPUIS

L'ORIGINE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

ANNALES
POÉTIQUES,

DEPUIS

L'ORIGINE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

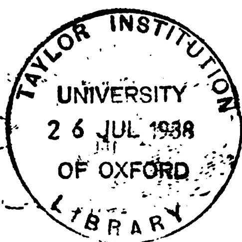
TOME XVI.



A PARIS,

Chez les EDITEURS, rue de la Juſſienne, vis-à-vis le Corps-de-Garde;
Et chez MERIGOT le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXX.





JEAN OGIER DE GOMBAULD.

Et Gombauld tant vanté garde encor la boutique.

C'eſt ainſi que Deſpréaux a parlé de ce Poète. Ce jugement, ſi c'en étoit un, ſeroit un peu rigoureux; mais ce vers ne doit ſervir qu'à nous apprendre que Gombauld étoit fort vanté de ſon temps; & nous oſerons ajouter qu'il a mérité de l'être. Maynard, plus indulgent que Boileau, avoit dit:

Gombauld, l'honneur du Pinde, & le digne héritier
De ces illuſtres morts, dont le ſavoir nous guide.

Furetière fait grand cas des Sonnets de ce Poète; Gueret lui accorde des éloges dans ce genre de poéſie; & Ménage a dit de lui:

Et Gombauld, de qui l'art étonne la nature.

Il faut convenir que Gombauld n'eſt rien moins qu'un Poète à dédaigner. Les progrès de la langue & du goût ſe font ſentir évidemment dans ſes Poéſies. De l'eſprit, de la clarté, de l'élégance; voilà ce qui le caractériſe. Le dernier fruit de ſa veine eſt le Recueil de ſes Epigrammes, qui eſt ſupérieur à ſes premiers Ouvrages. Ce Recueil, qui eſt aſſez volumineux, ſe fait lire en entier avec plaiſir; & cet éloge eſt bien rarement mérité par nos anciens Poètes. On y trouve quelques Epigrammes foibles, preſque point de mauvaiſes. Il a fait auſſi des Ouvrages en proſe, une Paſtorale intitulée *Amaranthe*, & une Tragédie des *Danaïdes*. Il avoit compoſé une tragi-Comédie, *Cydippe*, qui n'a point vu le jour.

Ce Poète étoit Gentilhomme. Son père avoit épouſé quatre femmes; & c'eſt de la

quatrième que naquit Gombauld. Après avoir fait de bonnes études à Bordeaux, il vint à Paris, où ses talens, sa bonne mine & ses qualités personnelles le firent bientôt distinguer. Il y arriva sur la fin du règne de Henri IV, dont il déplora la mort, comme tous les Poètes de son temps.

Gombauld fut en très-grande faveur auprès de Marie de Médicis, pendant sa régence; & il en obtint une pension de douze cents écus. Cette pension, qui étoit considérable pour le temps, fut diminuée d'un tiers, à cause des guerres civiles. Bientôt même elle ne fut point payée; ce qui fit dire à Gombauld, dans sa fameuse Epitaphe de *Malherbe*, que nous avons recueillie :

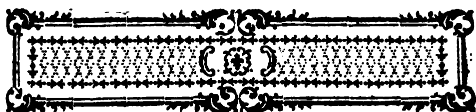
Il mourut pauvre, & moi, je vis comme il est mort.

Cependant une pension sur le sceau, qui lui fut accordée par le Chancelier Séguier,

mit plus d'aiſance dans ſa fortune. Une anecdote qu'on raconte de lui, prouve qu'il avoit de la fierté dans le caractère. Un jour ayant préſenté de ſes vers au Cardinal de Richelieu, & celui-ci lui ayant dit en liſant, je n'entends point cela : ce n'eſt pas ma faute, lui répondit hardiment Gombauld. Le Cardinal fit ſemblant de ne l'avoir pas compris, & ne lui répliqua rien.

Jean Ogier de Gombauld, né à Saint-Juſt de Luſſac, près de Brouage en Saintonge, mourut en 1666. Les uns le font mourir nonagénaire, les autres preſque centénaire. Il fut l'un des premiers Académiciens François.





JEAN OGIER DE GOMBAULD.

SONNET.

Je ne la connois point, je ne l'ai jamais vue ;
Pourquoi veut le destin que je l'aime si fort ?
Il est vrai que cent fois on m'a fait le rapport
Des rares qualités dont le Ciel l'a pourvue.

Que sera-ce de moi quand je l'aurai connue ?
Sans doute ma raison fera naufrage au port.
Que m'en dois-je promettre ? ou la vie, ou la mort ;
Puisque déja son nom me fait vivre, & me tue.

Mais qu'est-ce que l'amour me vient persuader ?
Une ombre m'est sensible, & m'oblige à fonder
Sur un bruit incertain, ma tristesse ou ma joie.

Loin de moi désormais ces discours superflus !
J'en veux croire mes yeux ; il faut que je la voie,
Pour l'aimer davantage, ou pour ne l'aimer plus.



EPIGRAMME.

SOURDS VOLONTAIRES.

Tu veux que j'écrive contre eux,
Contre ces enfans de la terre ;
Mais ferois-je entendu de ceux
Qui n'entendent pas le tonnerre ?

AUTRE.

PORTRAIT DE LISETTE.

En voyant le portrait, je crois voir la perfonne ;
C'eft Lifette elle-même, elle fort du tableau :
Mais, fi je l'ofe dire, une chofe m'étonne ;
C'eft que Lifette eft laide, & fon portrait eft beau.



SONNET CHRÉTIEN.

NE péchons plus, mon cœur, la peine est à la porte;
Elle suit le péché, comme l'ombre le corps:
Elle suit les vivans, elle a suivi les morts;
Et si Dieu la diffère, elle en sera plus forte.

Combattons puissamment l'erreur qui nous emporte,
Et faisons désormais de plus justes efforts.
Aimons d'autres beautés, cherchons d'autres trésors,
Et méprisons la vie où l'espérance est morte.

Ainsi, craignant le sort des terrestres plaisirs,
Je veux porter mon cœur à de plus hauts desirs,
Et lui faire adorer les divines merveilles.

Mais les objets du monde ont pour lui tant d'appas,
Qu'il croit tantôt mes yeux, & tantôt mes oreilles,
Et n'aime point assez ce qu'il ne connoît pas.



EPIGRAMME.

PETITS AUTEURS.

ON vous donne le privilège,
Petits Auteurs, on vous protège,
Et ſouvent on vous fait du bien :
N'en déplaiſe aux pouvoirs ſuprêmes,
Les ouvrages ne valent rien,
S'ils ne ſe protègent eux-mêmes.

AUTRE.

ENFIN je n'ai plus d'ordonnances,
La guerre a mis tout à l'envers ;
Ceux qui gouvernent les finances,
Ne ſont point touchés de nos vers.
Divines Sœurs, ſoyez muettes,
Puiſqu'on ne vous écoute pas,
Et ne faites plus de Poètes,
Ou faites-leur des Mécénas.



SONNET.

CARITE alloit partir, & ſes triſtes adieux
Donnoient à ſes beautés une grace nouvelle,
Quand, parmi tant d'Amans qui ſoupiroient pour elle,
Daphnis, perdant l'eſpoir, accuſa tous les Dieux.

Elle changea d'humeur, prête à changer de lieux,
Et le voyant mourir, lui parut moins cruelle,
Le baiſa d'un baiſer digne d'un cœur fidelle,
Et ſes larmes ſoudain troublèrent ſes beaux yeux.

Témoignages tardifs d'une amitié ſecrette,
Vous faites que Daphnis, qui ſans fin la regrette,
D'une aimable penſer ſoulage ſes tourmens.

La peut-il déſormais blâmer d'ingratitude,
Puiſque, par un baiſer qui dura trois momens,
Elle récompenſa trois ans de ſervitude?



EPIGRAMME.

JUGEMENT DES ŒUVRES D'AUTRUI.

Vous lifez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vôtres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles foient parfaites?
Imaginez-vous feulement
Que c'eft vous qui les avez faites.

AUTRE.

GLOIRE INSUPPORTABLE.

Il a de la gloire en partage,
Non pas tout ce qu'il en prétend;
Mais s'il n'en prétendoit pas tant,
Il en auroit bien davantage.



SONNET.

Carite pour jamais a quitté ces fontaines
Où ses yeux faisoient voir deux soleils dans les
eaux.
Voilà bien le rivage où parmi les roseaux,
Les zéphirs, pour l'ouir, retenoient leurs haleines!

Voilà bien les forêts dont les cimes hautaines
Sembloient porter sa gloire aux célestes flambeaux!
Mais ces lieux, autrefois si plaisans & si beaux,
N'ont plus de ses beautés que les images vaines.

Délices de mes jours, quel est votre destin?
Vous passez comme fleurs qui durent un matin,
Et laissez après vous des douleurs éternelles,

Douleurs, qui des plaisirs imitant les appas,
Peuplent tous ces déserts d'ombres claires & belles,
Et me font voir Carite, où Carite n'est pas.



EPIGRAMME.

NOMBRE D'AMIS.

Ne m'aime point, je te ſupplie;
Ta maiſon eſt toujours remplie
D'amis, l'un de l'autre jaloux:
Quand tu n'en prendrois que l'élite,
Tu ne pourrois ſuffire à tous,
Et ma part ſeroit trop petite.

AUTRE.

AMIS.

Mille fois ils m'ont tout promis:
Mais le ſiècle en fourbes abonde;
Et je ne hais rien tant au monde,
Que la plupart de mes amis.



SONNET CHRÉTIEN.

MONARQUE ſouverain des hommes & des anges,
A qui tout doit ſon être & ſa félicité,
Je ſens à tous objets mon cœur ſollicité,
D'ajouter une voix au bruit de tes louanges.

Je ſuis ravi de voir les richeſſes étranges
Dont tu pares les Cieux, ta ſuperbe cité;
L'ordre des Elémens, dont la néceſſité
S'entretient chaque jour de contraires échanges.

Mais ſi de ta grandeur je penſe m'approcher,
Dans cet excès de gloire où je te vais chercher,
Mes yeux ſont éblouis de clartés nompareilles:

C'eſt-là que la raiſon eſt ſoumiſe à la foi.
L'homme en vain ſe travaille à dire tes merveilles:
Il faut, pour te comprendre, être Dieu comme toi.



EPIGRAMME.

MAUVAIS BRUIT.

IRIS, c'eſt un malheur extrême ;
Le monde ſait mieux que vous-même
Ce que vous croyez bien ſecret :
Votre ſottiſe en eſt la fable,
Non la fable, à mon grand regret,
Mais l'hiſtoire trop véritable.

AUTRE.

SILVIE VEUT TOUT ACQUÉRIR.

LAISSEZ-MOI, ſuperbe Silvie ;
Mon âge me doit garantir ;
Je n'ai plus qu'un reſte de vie,
Me voulez-vous aſſujettir ?
Vous me demandez d'un ton grave
Quel ſujet me tient arrêté :
Sachez que ſi je ſuis eſclave,
Je le ſuis de ma liberté.



SONNET.

De soin, ni de mémoire, il n'en faut pas attendre
D'un sujet en amour si facile à changer ;
La nouveauté lui plaît, & son esprit léger
D'un seul de ses Amans ne sauroit se défendre.

Montrez-vous seulement, elle est prête à se rendre,
Et pour elle un absent est comme un étranger ;
La foi, ni les sermens ne peuvent l'obliger ;
Nul ne la peut garder, & tous la peuvent prendre.

Mais son humeur s'accorde au commun jugement,
Que le monde n'est beau que par son changement ;
Que le destin l'oblige à ces loix éternelles ;

Que les desirs d'enfance accompagnent l'amour ;
Que, pour être volage, on lui donne des ailes ;
Et qu'il vieilliroit trop, s'il duroit plus d'un jour.



EPIGRAMME.

AMIS.

QUOIQUE mes affaires l'étonnent,
Il n'en prendra jamais le soin.
Les amis du temps ne se donnent
Qu'à ceux qui n'en ont pas besoin.

AUTRE.

JUSTE APPRÉHENSION.

SI mes vers t'ont fait quelque niche,
Fortune, tu me l'as rendu;
Périandre est devenu riche:
C'est un ami que j'ai perdu.



SONNET.

Il eſt beau ; vous l'aimez, bien qu'il ſoit étranger:
Il n'importe s'il vient du Tage, ou de l'Euphrate ;
C'eſt toujours pour me nuire, & pour vous rendre ingrate :
Mais par lui-même, un jour, je me verrai venger.

Tous mes diſcours ſont vains, rien ne vous peut changer ;
Votre flâme en vos yeux inceſſamment éclate,
Et l'aimable ennemi qui vous bleſſe & vous flatte,
Vous empêche de voir un viſible danger.

Toute choſe l'oblige à vous être infidele ;
Le temps de ſon retour, où ſon devoir l'appelle,
Et ſon propre deſir, le preſſent déſormais.

Enfin, ce cher Amant, pauvre Amante abuſée,
Vous dira ſans mourir un adieu pour jamais,
Ou ne vous dira rien, comme un autre Théſée.



EPIGRAMME.

IRIS FAIT PARLER D'ELLE.

IRIS, vous devenez fameuse;
Il n'est bruit que de vos appas.
Qu'est-ce qu'on en dit? malheureuse!
Mais qu'est-ce que l'on n'en dit pas?

AUTRE.

FAUX BRUIT.

Vous m'avez fait beaucoup de bien,
Du moins vous en aurez la gloire.
Tout le monde le dit, Lysis: qu'en dois-je croire?
Car jusqu'ici je n'en sais rien.



SONNET.

CET Amant dont le teint est de sang & de boue,
L'objet de votre haine & de votre mépris,
Triomphe cependant des plus rares esprits,
Dont, malgré la vertu, la fortune se joue.

Cette aveugle l'élève au plus haut de sa roue,
Le préfère à tout autre, & lui donne le prix.
Il fait par son moyen ce qu'il n'a point appris;
Et, sans qu'il soit louable, elle fait qu'on le loue.

Il est plus éloquent que tous les orateurs;
Il charme les amis, comme les serviteurs;
Les beautés, les vertus ne s'en peuvent défendre.

Vos dédains pour un temps ont beau lui résister:
Vous verrez à la fin que vous êtes à vendre,
Et que, si l'on est riche, on vous peut acheter.



EPIGRAMME.

UNE DAME LUI DONNE DES ROSES.

Nos affections sont écloses
Par des témoignages divers:
Beauté, vous me donnez des roses,
Et moi je vous donne des vers.
Rendez-moi des preuves plus fortes
De votre faveur désormais;
Car vos roses sont déja mortes,
Et mes vers ne mourront jamais.

AUTRE.

Grand Parleur n'a point d'oreille.

Ce n'est qu'à demi qu'on te loue,
On te goûte, sans te goûter;
Car tu sais parler, on l'avoue,
Mais tu ne sais point écouter.



SONNET

SONNET

SUR LA MORT DE M. LE COMTE.

QUEL funeſte accident, quel outrageux effort,
Quelle fatale main, quel déteſtable crime
Nous a ravi Soiſſons, digne de tant d'eſtime,
Et nous laiſſe ignorer la cauſe de ſa mort?

Pour défendre ſon droit, ou pour venger le tort
Qu'on ſembloit imputer à ſon cœur magnanime,
Il crut exécuter un deſſein légitime;
Et, malgré ſon trépas, ſon camp fut le plus fort.

Un rigoureux deſtin, ſource de tant de larmes,
Contre ſon propre ſang lui fit prendre les armes:
Mais qui combat les ſiens, il n'a que trop vécu.

Auſſi Mars le ſurprit, & lui tint ce langage:
Soiſſons, il faut mourir après avoir vaincu,
De peur qu'on ne t'oblige à vaincre davantage.



EPIGRAMME.

ARTS D'APOLLON.

MANJOT, loin des erreurs de la troupe ignorante,
Tu prends la panacée, où je prends l'amaranthe,
Sur un même sommet, dans un même vallon;
Et cherchant les vertus dont la mort est charmée,
Par des arts différens, sous un même Apollon,
Tu conserves la vie, & moi la renommée.

AUTRE.

Jeune homme estimé fort heureux.

IL se dit noble, il a sa terre;
Il ne va jamais à la guerre;
Il fait visite, il la reçoit;
Il roule & pour tous exercices,
Il chasse, il joue, il mange, il boit:
Sont-ce des vertus, ou des vices?



SONNET.

QUEL ſuperbe triomphe Amaranthe s'apprête,
En parant ſes beautés, qui vont tout ſurmonter ?
Et qu'elle aura de gloire, en voyant ajouter
Trophée après trophée à ſa grande conquête ?

Quelle troupe d'Amans va couronner ſa tête,
A qui nul autre objet ne peut rien diſputer ?
Au bal de Cléonice, elle fera douter,
Pour laquelle des deux on célèbre la fête.

Allez, aſtre d'amour, je vous donne le prix ;
Eblouiſſez les yeux, étonnez les eſprits,
Et rangez à vos pieds la gloire des plus braves :

Soyez le déſeſpoir & l'amour des guerriers,
Et de mille vainqueurs vous faiſant mille eſclaves,
Que les myrtes par vous triomphent des lauriers !



EPIGRAMME.

FAUSSE ÉMERAUDE.

GARDEZ pour Jeanne, ou pour Claude,
Cette trompeuſe émeraude
Qui pour moi n'a point d'appas :
Si j'en dis ce qui m'en ſemble,
Votre préſent vous reſſemble,
Il paroît ce qu'il n'eſt pas.

AUTRE.

AMOURS DE COSME ET DE BELISE.

COSME enfin poſsède Beliſe,
Qui lui vend aſſez cher un bien
Qu'elle donne aux autres pour rien.
Eſt-ce amour ? eſt-ce marchandiſe ?



SONNET.

ALLONS, belle Philis, le Ciel nous favorise,
Et rien n'est aujourd'hui contraire à notre amour:
Allons voir ces beaux lieux, votre aimable séjour,
Dont la garde fidelle est à Flore commise.

Allons parmi ces champs, pareils aux champs d'Elise,
Et qui de l'âge d'or annoncent le retour.
A la fin, des zéphirs les douceurs ont leur tour,
Et s'en vont succéder aux rigueurs de la bise.

Allons de tous côtés prendre tous les plaisirs
Que nous pouvons donner à nos justes desirs,
Et d'une autre saison n'attendons pas l'injure.

Jouissons du présent, afin qu'à l'avenir,
Si quelque fâcheux sort change notre aventure,
Nous puissions être heureux par notre souvenir.



EPIGRAMME.

REMISES D'UN MAUVAIS PAYEUR.

PETIT partiſan de malheur,
Et grand artiſan de défaites,
Qui ſais donner tant de couleur
A tes remiſes indiſcrettes,
En vain tu penſes reculer;
Chacun à ſa fin ſe doit rendre :
Si tu fais métier de voler,
Un autre fait métier de pendre.

AUTRE.

HUMEUR DE GILLES.

GILLES veut faire voir qu'il a bien des affaires ;
On le trouve par-tout, dans la preſſe, à l'écart :
Mais ſes voyages ſont des erreurs volontaires ;
Quoiqu'il aille toujours, il ne va nulle part.



SONNET.

ALLONS parmi les fleurs cueillir une guirlande,
Afin d'en couronner la Reine des beautés;
Soit Vénus, soit Philis, à qui les royautés
Vont indifféremment présenter leur offrande.

Les Graces & l'Amour seront de notre bande;
Les jeux & les plaisirs suivront de tous côtés;
La saison nous appelle à mille nouveautés;
La rosée est tombée, & la moisson est grande.

Mais j'apperçois l'Amour qui nous a prévenus,
Et qui cherche Philis, qu'il préfère à Vénus.
Amour, cruel Amour! d'où vient que tu nous laisses?

J'ois dans ta bouche un nom qui fait que je pâlis:
Prends ta route où les fleurs seront les plus épaisses;
C'est par-là que sans doute aura passé Philis.



EPIGRAMME.

IRIS.

IRIS, qu'une démangeaiſon
Fait cabrer contre ſa raiſon,
Veut aimer, & veut être aimée;
Et plutôt même ſe réſout
D'avoir mauvaiſe renommée,
Que de n'en avoir point du tout.

AUTRE.

Le moyen de ſe défaire de quelqu'un.

TU veux te défaire d'un homme,
Et juſqu'ici tes vœux ont été ſuperflus:
Hazarde une petite ſomme;
Prête-lui trois louis, tu ne le verras plus.



POUR
M. DE MONPOUILLAN,
Repréſentant un vieillard au ballet du Roi.

Puisque l'Amour m'en veut ſi fort,
Qu'il fait l'office de la mort,
Pour me mettre à la ſépulture,
D'un vieillard comblé de malheurs
Je prends aujourd'hui la figure,
Comme j'en ſouffre les douleurs.

Avant le midi de mes jours,
Je m'en vais terminer mon cours,
Plus chargé d'ennuis que d'années;
Si mon redoutable vainqueur,
Votre œil, qui fait mes deſtinées,
Ne change l'état de mon cœur.

Mais ſi quelque peu d'amitié,
Touchant votre ame de pitié,
Vous rend à mes vœux plus facile,
L'Amour qui vous cache un tréſor,
Vous fera trouver un Achille
Sous l'apparence d'un Neſtor.

Je rendrai ſoudain éclaircis
Tous ces nuages de ſoucis,
D'où ma vieilleſſe eſt procédée,
Reprenant ma jeune ſaiſon,
Mieux que par les arts de Médée
Ne fit le père de Jaſon.

Et lors, vous faiſant éprouver
Ce que les ſens peuvent trouver
Au monde de plus délectable,
Vous direz, toute feinte à part,
Que ma jeuneſſe eſt véritable,
Et que je ſuis un faux vieillard.

EPIGRAMME.

MŒURS INCORRIGIBLES.

Bien que Charles n'ait point d'égal
A médire, à faire du mal,
N'eſt-ce pas à tort qu'on le blâme?
Il agit naturellement,
Et c'eſt une fort méchante ame,
Qui ne ſauroit faire autrement.



EPIGRAMME.

CLORIS FAISOIT LA SÉVÈRE.

CLORIS, modérez cet orgueil
Qui fait que d'un si mauvais œil
Vous regardez toutes ces Belles.
Si l'Amour est leur élément,
Vous n'êtes pas plus chaste qu'elles,
Mais plus secrette seulement.

AUTRE.

CLORIS.

CLORIS, n'allez point dire à tous
Qu'on ne me trouve plus chez vous :
Je vois fort volontiers les Belles ;
Mais quand je cesse de les voir,
C'est que je sais de leurs nouvelles,
Plus que je n'en voudrois savoir.



EPIGRAMME CONTRE LE FARD.

Les hommes déteſtent le fard ;
Celles qui pratiquent cet art,
Les unes les autres s'accuſent ;
Il eſt inſupportable à tous.
Dames, dont les ſoins en abuſent,
Dites, pour qui vous fardez-vous ?

AUTRE, SUR LE MÊME SUJET.

Le fard d'une vieille femelle
M'a ſouvent fait peſter contre ſes faux appas ;
Mais je ne dis rien d'Iſabelle,
Qui s'en aide ſi bien, qu'on ne le connoît pas.



SONNET CHRÉTIEN.

JE ne puis rendre hommage à ces ames vénales,
A ces hommes enflés d'un infâme butin :
Des plus libres esprits ils forcent le destin,
Et leur font éprouver la loi des Saturnales.

Esclaves agités de fureurs infernales,
Et que tant de soucis réveillent si matin,
Allez vous divertir de festin en festin,
Et de toutes saisons faites des Bacchanales.

Vivez de la sueur & du sang des mortels ;
Du débris de leur chute élevez des autels ;
Pour y placer un jour vos ombres criminelles.

Ne parlez de la foi que pour la démentir,
Et ne pensez jamais aux peines éternelles,
Qu'alors que le destin vous les fera sentir.





EPIGRAMME.

CÉSAR.

QUELLE erreur doit accompagner,
César, ton aveugle courage?
Appelles-tu cela régner,
Que de paſſer comme un orage?

AUTRE.

IRIS.

IRIS penſe m'avoir charmé,
Mais ſon amour eſt vagabonde;
Et ſeulement j'en ſuis aimé,
Pour ce qu'elle aime tout le monde.



POUR UN GRAND,

Repréſentant un Fou au ballet du Roi.

LOIN de moi, ſageſſe importune,
Toujours contraire à la fortune,
Et dont les vains diſcours ont perdu tant d'eſprits!
Les ſages ſont laiſſés à leur mélancolie:
C'eſt aux fous qu'on donne le prix;
Je veux donc ſuivre la folie.

Plus fou que ce grand Roi des Perſes,
De qui les phalanges diverſes
Couvroient comme forêt & la terre & les flots,
J'aurai même de lui cette humeur non commune,
Qui menaça le mont Athos,
Et donna le fouet à Neptune.

Je veux faire rougir les cendres
Des Céſars & des Alexandres,
Si de tous mes deſſeins je puis venir à bout;
Je veux que mes fureurs humaines ou divines
Se faſſent des chemins par-tout,
Et n'entrent que par des ruines.

L'Amour ſeul aura l'avantage
De m'obliger à quelque hommage,

En m'égalant aux Dieux qu'il soumet à sa loi;
Je vous laisse à penser quels Dieux ils peuvent être;
Sont-ils pas aussi fous que moi,
Puisque l'Amour en est le maître?

Ce fou porte ma fantaisie
A désoler toute l'Asie,
Pour la gloire d'Iris que j'aime uniquement;
Je veux en sa faveur rebâtir les Pergames,
Et n'être sage seulement
Que pour le service des Dames.

EPIGRAMME
SUR LE CHANGEMENT.

D'OU vient ce changement extrême?
Iris, vous n'êtes plus vous-même;
Ce que je vois m'est inconnu.
Quel objet! quelle destinée!
Hélas! Iris, qu'est devenu
Ce qui me charmoit l'autre année?



EPIGRAMME.

COSME.

COSME n'a point d'affection ;
Cosme n'a point d'aversion ;
Cosme jour & nuit se repose :
En un mot, Cosme ne fait rien,
Si ce n'est faire quelque chose,
Que manger ce qu'il a de bien.

AUTRE.

VIE DES CÉSARS.

OBJETS si peu dignes d'envie,
Césars, où courez-vous si fort ?
On pense lire votre vie,
Et l'on ne lit que votre mort.



EPIGRAMME.

LE PRINCIPAL SOIN DES DAMES.

Si l'on en croit ces belles Dames,
Qui n'ont pour tout que le dehors,
Le Ciel ne leur donne des ames,
Que pour avoir soin de leurs corps.

AUTRE.

INGRATITUDE.

Justes humains, me sera-t-il permis
De ne rien prêter à personne?
Ce que je prête, je le donne;
Et qui pis est, j'en fais des ennemis.



SONNET.

Lassé de vos rigueurs, je m'en voulois distraire,
Consultant mille objets favorables & doux ;
Je fuyois les pensers qui me parloient de vous,
Et j'imposois silence à ma plainte ordinaire.

J'avois abandonné dans un lieu solitaire
L'Amour, qui désormais m'exemptoit de ses coups ;
Je vivois déja libre, au jugement de tous,
Et, loin de vos beautés, rien ne m'étoit contraire :

Quand j'ouis prononcer votre nom seulement,
Qui réveilla soudain l'Amour & mon tourment,
Dont je sentis dans l'ame une atteinte profonde.

Hélas ! si votre nom me donne le trépas,
Puisque je l'ai moi-même appris à tout le monde,
Où m'en pourrai-je aller, pour ne l'entendre pas ?



EPIGRAMME.

PAROLE VAINE.

LORSQUE vous me dites, Madame,
Que vous êtes honnête femme,
Je ne vous réponds qu'à demi,
Car votre Amant est mon ami.

AUTRE.

GRANDGOSIER.

GRANDGOSIER cherchoit un repas,
Et Blaise avoit un chapon gras;
Mais c'étoit famine & disette:
Bien loin de les rassasier,
Dans la bouche de Grandgosier,
Le chapon devint alouette.



EPIGRAMME.

ISABELLE.

Avoir l'eſprit bas & vulgaire,
Manger, dormir, & ne rien faire,
Ne rien ſavoir, n'apprendre rien;
C'eſt le naturel d'Iſabelle,
Qui ſemble, pour tout entretien,
Dire ſeulement, je ſuis belle.

AUTRE.

COMMUN CHANGEMENT.

Iris, d'où vient que nos amours
Se refroidiſſent tous les jours?
Eſt-ce ma faute? eſt-ce la vôtre?
Je ne ſaurois dire pourquoi
Nous ſommes changés l'un & l'autre:
Ce n'eſt plus vous, ce n'eſt plus moi.



EPIGRAMME.

AMIS DU TEMPS.

Nos amis ne ſont plus diſcrets,
Ils déclarent tous nos ſecrets,
Et n'ont pour nous que l'apparence;
Contre nous, tout leur eſt permis:
Je ne vois plus la différence
Des amis, & des ennemis.

AUTRE.

BONNE OPINION DE SOI-MÊME.

Je ne puis ſouffrir Lycidas,
Et ſa préſomption m'étonne;
Pource qu'Iris ne l'aime pas,
Il dit qu'elle n'aime perſonne.



SONNET CHRÉTIEN.

Je ne puis, sans frayeur, penser aux destinées
Des ames dont la foi ne va point jusqu'aux cieux,
Qui cherchent leur bonheur en ces terrestres lieux,
Et que leurs dignités rendent infortunées.

Tu les as en faveur au siècle abandonnées,
Les voyant dans l'orgueil de leurs riches ayeux,
Dont le seul intérêt a toujours fait les dieux,
Et dont les vanités ont comblé les années.

Les vanités, Seigneur, précipitent leurs pas
Aux violens excès qui causent leurs trépas,
Et leur pompe funèbre est leur dernière offense.

Là succède la tombe à leurs grandes maisons;
Ils passent comme fleurs, ils cèdent aux saisons,
Et leur gloire finit où la nôtre commence.



EPIGRAMME.

IRIS TROP RECONNOISSANTE.

J'AVOIS dit qu'Iris étoit belle :
Je sais récompenser, dit-elle,
Ceux qui le savent mériter.
Sa libéralité m'offense,
Et je n'ose la visiter,
Tant j'ai peur de sa récompense !

AUTRE.

MÉDISANT.

SA médisance est extrême ;
Mais elle a si peu d'effet,
Que médire comme il fait,
C'est médire de soi-même.



EPIGRAMME.

EPIGRAMME.

MARANSI.

Tu travailles, moi je repoſe;
Qu'eſt-ce que de-là je conclus?
Nous perdons tous deux quelque choſe :
Je ne ſais pas qui perd le plus.

AUTRE.

La vieilleſſe ni la maladie ne diminuent point l'ambition.

Philotime languit d'une atteinte mortelle,
Et ſon ambition fait ſon dernier effort;
Il veut être honoré d'une charge nouvelle,
Afin d'aller en pompe au devant de la mort.



EPIGRAMME.

CATIN.

QUOI! faut-il s'en prendre à Catin,
Que vingt ans n'ont pu rendre sage,
Si la sottise est le destin
De mille & mille de son âge?
Elle étale en vain ses appas :
Ses parens la font trop attendre ;
Et ce qu'ils ne lui donnent pas,
Elle se résout de le prendre.

AUTRE.

PHILIS ET SILVIE.

PHILIS ne peut voir sans colère
Tant d'Amans, dont le moindre espère
De la charmer par ses attraits ;
Mais, tout au contraire, Silvie
Se laisse aimer par ses laquais,
Et dit qu'elle en est mieux servie.



SONNET.

QUAND on la vit paroître, on pensa voir un
ange,
Qui vint tout éblouir de sa grande splendeur;
L'air en fut parfumé d'une divine odeur,
Qui de la terre au ciel sembloit faire un échange.

Son abord seulement, par un miracle étrange,
Fit voir un tel éclat de gloire & de grandeur,
Qu'à tous également une secrette ardeur
Inspira son amour, autant que sa louange.

Et moi, que ses rigueurs avoient fait consulter
Sur le point de la suivre, ou de m'en révolter,
Je fis vœu désormais de n'être plus rebelle;

Et, charmé d'un regard qui me fit soupirer,
J'estimai trop heureux (dût-il mourir pour elle)
Celui qui la servoit sans en rien espérer.



EPIGRAMME.

DÉMANGEAISON D'ECRIRE.

CHACUN s'en veut mêler; & pour moi je m'étonne
De voir tant d'écrivains, & si peu de lecteurs;
Je ne sais quel espoir abuse mille auteurs:
Tel pense écrire à tous, qui n'écrit à personne.

AUTRE.

UN GRAND S'ENQUÉROIT DE LUI.

VOUS me faites beaucoup d'honneur,
Lorsque vous daignez, Monseigneur,
Demander si je vis encore:
Je vis sans vous, & vous sans moi;
Mais pensez-vous en bonne foi
Que ma réponse vous honore?



EPIGRAMME.

VIEUX AVARE.

Admirez les bontés, admirez les tendresses
De ces vieux esclaves du sort;
Ils ne sont jamais las d'acquérir des richesses
Pour ceux qui souhaitent leur mort.

AUTRE.

LES GENS DU MONDE.

Le vice est tout leur entretien;
Le luxe est leur souverain bien;
Leur table en délices abonde;
Leurs pieds au mal sont diligens;
Et les plus grands marauds du monde
Se nomment les honnêtes gens.



EPIGRAMME.

ABUS DU SIÈCLE.

QUOI ! sont-ce les fils de ces pères,
De ces ornemens de la Cour ?
Sont-ce les filles de ces mères,
Pour qui l'on avoit tant d'amour ?
Mes yeux, dans ce tumulte extrême
Qu'on ne voit jamais achever,
Cherchent la Cour dans la Cour même,
Et ne la sauroient plus trouver.

AUTRE.

IMPORTUN DE LA VIEILLE COUR.

D'UN vieillard qui parle sans cesse,
Et qui fit tout en sa jeunesse,
Le seul aspect choque les yeux ;
Il nous rend la Cour importune :
Il gouverna tous nos ayeux,
Et fit tout, hormis sa fortune.



SONNET.

J'ENDURE les accès d'une douleur si forte,
Qu'en la prison d'amour je trouve les enfers;
Et, lassé que je suis des maux que j'ai soufferts,
Ou par mort, ou par grace, il est temps que j'en sorte.

Je me résous d'en rompre, ou d'en ouvrir la porte,
Puisque rien ne l'oblige à soulager mes fers;
Et puisque tant de vœux en vain lui sont offerts,
Le desir doit finir, où l'espérance est morte.

Mais il plaît au destin, qui me fait consumer,
Que j'aime une beauté qui ne peut rien aimer,
Et qu'éternellement un vautour me dévore.

Voilà comme la mort ne m'en peut délier;
Voilà comme Philis m'apprend ce qu'elle ignore,
Et ce qu'elle m'apprend ne se peut oublier.



EPIGRAMME.

La prononciation trompe souvent les Auditeurs.

Tes vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand je les lis :
Tu ne les peux pas toujours dire ;
Fais-en donc qui soient bons à lire.

AUTRE.

HONNEURS MAL EMPLOYÉS.

Tu n'entends aucune affaire
Qui te rende nécessaire
A notre grand Potentat ;
Du savoir tu n'en tiens compte :
Dis-moi, n'as-tu pas de honte
D'être Conseiller d'Etat ?



EPIGRAMME.

BIENFAIT PUBLIC.

Si Charles, par ſon crédit,
M'a fait un plaiſir extreme,
J'en ſuis quitte; il l'a tant dit,
Qu'il s'en eſt payé lui-même.

AUTRE.

FINESSE APPARENTE.

Elle eſt dangereuſe, elle eſt fine;
Mais, pour en avoir trop la mine,
Tous ſes deſſeins n'ont point d'effet:
Son ris, ou ſon regard l'accuſe;
Et le ſigne qu'elle nous fait,
Nous met à couvert de ſa ruſe.



EPIGRAMME.

GRAND PARLEUR.

Si l'on vous croit, bouche de rose,
Lysandre parle bien ; nul ne peut l'égaler.
Il devroit bien savoir parler ;
Il ne fait jamais autre chose.

AUTRE.

MALHERBE.

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repose :
Il a vécu long-temps sans beaucoup de support,
En quel siècle ? Passant, je n'en dis autre chose :
Il est mort pauvre ; & moi je vis comme il est mort.



SONNET.

QUELLE crainte, Philis, ou quelle retenue
Suspend tous vos desseins, & cause mon tourment ?
Quel penser favorable au desir d'un Amant,
Par un soupir s'envole, & se perd dans la nue ?

Que votre amitié croisse, ou qu'elle diminue,
Vous m'en faites souffrir un pareil traitement ;
Et je vous garde en vain, jusques au monument,
Une foi si parfaite, & si peu reconnue.

En vain je me travaille, & j'attends chaque jour
Que les vrais messagers, les témoins de l'amour
M'apprennent les secrets de ce fâcheux dédale.

N'abusez plus mes soins, ne différez plus tant :
Dans un sexe inégal, vous êtes trop égale ;
Changez un peu, Philis, & je serai constant.



EPIGRAMME.

LA VIE DE LA PLUPART DES D....

Tous les jours la belle Sylvie,
Qui voudroit vivre après sa mort,
Veut que je parle de sa vie,
Et j'ai peur de lui faire tort :
Car elle met, pour toute histoire,
Un tiers du jour à s'habiller,
L'autre tiers à manger & boire,
Et tout le reste à babiller.

AUTRE.

LOUANGE DÉMENTIÉ.

Caliste, lorsque je vous loue,
On n'ose, par respect, dire que j'ai menti;
Mais moi j'ai honte, je l'avoue,
D'être tout seul de mon parti.



EPIGRAMME.

Trophées du Temps & de la Mort.

TOUTES ces maiſons magnifiques
Sont pleines d'hiſtoires tragiques,
Soit des pères, ſoit des enfans;
La mort, malgré la renommée,
Triomphe des plus triomphans,
Et leur gloire n'eſt que fumée.
Ces vieux bâtimens, ces châteaux,
Autrefois ſi grands & ſi beaux,
N'ont guères plus rien qu'on admire;
Leur nom ſeul fait tout leur crédit:
Mais, hélas! je ne ſaurois dire
Ce que leur ſilence me dit.

AUTRE.

MALIGNITÉ DES HOMMES.

TA Comédie a ſatisfait
Toute raiſonnable perſonne:
Jean ne veut pas qu'elle ſoit bonne;
Sais-tu pourquoi? c'eſt qu'il en fait.

EPIGRAMME.

BONTÉ DE CLORIS.

Son beau-frère eſt ſon favori,
Par-tout il la ſuit à la trace ;
Cloris aima tant ſon mari,
Qu'elle en aime toute la race.

AUTRE.

LE SIGNOR SCOTI.

Dites-moi votre jugement,
Dis-je au ſignor Scoti, trouvez-vous Marthe belle ?
Il me répondit froidement :
Je ne me connois point en beauté de femelle.



EPIGRAMME.

CLORIS DOUBLEMENT PEINTE.

CLORIS, que tu peins sans la voir,
Est pourtant ici toute entière;
Mais sa couleur te fait savoir,
Qu'elle s'est peinte la première.
Toi, que l'on tient des mieux appris
A représenter la nature,
En peignant aujourd'hui Cloris,
Tu ne peindras qu'une peinture.

AUTRE.

FANTOME D'HONNEUR.

IL fut battu, le bon Seigneur,
En présence de plus de quatre;
Et, pour recouvrer son honneur,
Il s'alla faire encore battre.



EPIGRAMME.

FAUSSES LOUANGES.

FAIRE des vers ſur votre livre,
C'eſt enrager, ce n'eſt pas vivre ;
Je n'en ſaurois prendre le ſoin :
Quiconque d'un mauvais ouvrage
Oſe rendre un bon témoignage,
Fait l'office d'un faux témoin.

AUTRE.

DEMANDE RIDICULE.

COLAS eſt mort de maladie :
Tu veux que j'en plaigne le ſort ;
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.



EPIGRAMME.

AMIS SANS BESOIN.

POURCE que mon humeur m'ordonne
De n'emprunter rien de personne,
Chacun me veut prêter son bien,
Nulles mains pour moi ne sont closes;
Et pource que je ne prends rien,
On me veut donner toutes choses.

AUTRE.

LA VIE DE GUILLAUME.

GUILLAUME ne fut bon à rien;
Nul n'en sut le mal, ni le bien;
Il ne fit la paix, ni la guerre;
Tantôt assis, tantôt debout,
Il fut soixante ans sur la terre,
Comme s'il n'étoit point du tout.



EPIGRAMME.

EFFETS DE L'INTEMPÉRANCE.

Il mange tout, ce gros glouton;
Il boit tout ce qu'il a de rente;
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Mais son nez en a plus de trente.

AUTRE.

DIVERTISSEMENT DE MACETTE.

Macette, qui se divertit,
Prétend d'être toujours pucelle,
Et croit son péché fort petit,
Pource qu'un nain couche avec elle.



EPIGRAMME.

Servante plus fine que son Maître.

DES sottes, en leurs jeunes ans,
Accordent tout à leurs Amans,
Qui d'espoir les savent repaître;
Mais Jeanne, pour ne s'abuser,
S'est fait épouser à son maître,
A force de le refuser.

AUTRE.

MECHANS ÉLEVÉS.

MÉCHANS, que des erreurs extrêmes
Elèvent aux charges suprêmes,
Que faites-vous en lieu si haut?
Parmi les soins qui vous dévorent,
Vous faites voir votre défaut,
Et vos honneurs vous déshonorent.



EPIGRAMME.

FINESSE DE LISON.

LISON n'a point lu de Roman,
Et, ſous l'aile de ſa Maman,
N'a pris qu'une baſſe habitude;
Liſon pourtant me veut duper:
Quinze ans de cour, quinze ans d'étude,
Me laiſſerez-vous attraper?

AUTRE,

Contre l'Aveuglement volontaire.

TU rédoutes les traits de ces beautés mortelles;
Tu dis que de les voir il ſe faut bien garder;
Et moi, pour me guérir de l'amour des plus belles,
J'ai ſouvent pris le ſoin de les bien regarder.



EPIGRAMME.

LISIMÈNE.

BLANC d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillans, pendans d'oreilles,
Passemens, juppes de grand prix,
On vous étale, on vous promène,
Pour duper les foibles esprits,
Et l'on vous nomme Lisimène.

AUTRE.

RICHE SANS ESTIME.

APPRENEZ, sans que je vous nomme,
Le tort que le monde vous fait:
Car vous êtes riche en effet,
Et l'on vous tient pour un pauvre homme.



EPIGRAMME.

VISITE CONTRAINTE.

Une fois l'an il me vient voir,
Je lui rends le même devoir;
Nous sommes l'un & l'autre à plaindre:
Il se contraint pour me contraindre.

AUTRE.

COSME EN DIGNITÉ.

Les honneurs forcent l'ascendant;
Cosme étoit civil, accostable,
Généreux, franc & véritable;
Mais on l'a fait Surintendant.



EPIGRAMME.

LE SIÈCLE.

Le temps d'Orphée est revenu ;
De son bel art si peu connu,
Quels objets sentent les atteintes ?
Damon, nos amis les plus chers,
Et les plus touchés de nos plaintes,
Sont des arbres & des rochers.

AUTRE.

VAINS ARTIFICES.

Ses actions & ses discours
Sont pleins d'un artifice extrême ;
Mais, bien qu'il se masque toujours,
On le prend toujours pour lui-même.



EPIGRAMME.

REPROCHE D'UNE DAME.

Lorsque, pour me donner du blâme,
Vous m'avez demandé, Madame,
A quel jeu vous m'avez perdu,
Mon action mal-entendue,
Et mes yeux vous ont répondu,
C'est au jeu qui vous a perdue.

AUTRE.

ENFANS DU SIÈCLE.

Nos enfans, Messieurs & Mesdames,
A quinze ans passent nos souhaits :
Tous nos fils sont des hommes faits,
Toutes nos filles sont des femmes.



EPIGRAMME.

EPIGRAMME.

LE SORT DE LA GUERRE.

Que peut-on dire de nouveau,
Qui puisse honorer le tombeau
De votre fils, qui n'est plus vôtre ?
Madame, il s'est évertué ;
Il a combattu comme un autre,
Et comme un autre on l'a tué.

AUTRE.

Amour détruit par la connoissance.

Sans se connoître, Jeanne & Jean
S'aimèrent pour le moins un an,
Et soigneusement s'écrivirent ;
L'amour aveugle eut ce pouvoir ;
Mais, dès le moment qu'ils se virent,
Ils ne se voulurent plus voir.



EPIGRAMME.

CLÉONICE.

Cléonice paroît un chef-d'œuvre parfait ;
La Cour en est charmée :
Elle est riche, elle est belle, elle a tout à souhait,
Hormis la renommée.

AUTRE.

NICOLE, IMAGE DE SON PÈRE.

Nicolas n'est pas trop bien fait,
Et sa fille en est le portrait,
Nicole que l'amour affole ;
Mais pas un homme n'en fait cas :
Car, si quelqu'un baisoit Nicole,
Il croiroit baiser Nicolas.



SONNET.

TRIOMPHEZ tous les jours de mille ames captives,
Et feignez d'être prise, en prenant tous les cœurs;
Employez bien les traits & les charmes vainqueurs
D'un âge si fertile en beautés fugitives.

Tempérez de vos yeux les flâmes les plus vives,
De rayons innocens, ou de feintes langueurs;
Et, pour nous affliger d'excessives rigueurs,
Offrez à nos desirs des faveurs excessives.

Dispensez les destins, comme les Déités;
Rendez les plus grands Rois sujets de vos beautés,
Et qu'en leur servitude ils trouvent leurs délices;

Qu'ils dressent des autels jusques à vos mépris:
Quant à moi seulement j'aime vos artifices,
Qui m'ont rendu le cœur que vos yeux m'avoient pris.



EPIGRAMME.

PHILIS LUI DONNA DES ROSES.

PHILIS me donnoit ſans deſſein
Des roſes qu'elle avoit au ſein,
Où tant de beautés ſont écloſes.
Hélas! dis-je, belle Philis,
Puiſque vous m'en donnez les roſes,
Ne m'en refuſez point les lis.

AUTRE.

RETOUR DE CALISTE.

CALISTE partit de ces lieux,
Et l'abſence de ſes beaux yeux
Avoit rendu mon ame triſte.
O regrets! ô vœux ſuperflus!
Deux ans après, revint Caliſte;
Mais ſa beauté ne revint plus.

EPIGRAMME.

LES HOMMES.

TOUT m'importune ſur la terre,
Juſqu'aux ouvrages de mes mains;
Les hommes ſont tous inhumains:
La paix n'en finit point la guerre.
Depuis que le tien & le mien
Ont fait le partage du monde,
La malice par-tout abonde,
Et les meilleurs ne valent rien.
Le plus franc y fait quelque niche,
Et tient mal ce qu'il a promis:
Je n'y ſaurois avoir d'amis,
Pource que je ne ſuis pas riche;
Mais Dieu répare ce défaut:
Sa main pour moi n'eſt jamais cloſe;
Et, comme il me faut peu de choſe,
J'ai toujours tout ce qu'il me faut.



EPIGRAMME.

Les Muses étrangères en leur Patrie.

S'IL est vrai que la Poésie
Passe l'humaine fantaisie,
Et soit le langage des Dieux,
D'où vient que les Grands de notre âge,
Les Dieux qu'on adore en ces lieux,
Ignorent leur propre langage?

AUTRE.

AMBITION AVEUGLE.

ON fait de ce guerrier, non sans grande apparence,
Un Titan fort ambitieux:
Mais son ambition n'aspire point aux cieux;
C'est à quoi jamais il ne pense.



LES AUTEURS PRÉSOMPTUEUX.

LA sottise de ces Auteurs
Quelquefois me fait rire, & quelquefois m'irrite,
Quand, les uns des autres flatteurs,
Donnent les premiers rangs aux derniers en mérite:
Tandis qu'avec si peu de foi,
Maquignons de la gloire, ils en font le partage,
Tircis a le sort de ce Roi,
Que l'on ne sut trouver que parmi le bagage.

POLYANTHE.

POLYANTHE est propre, agréable;
Il voit le monde, il a du bien:
C'est l'homme le plus supportable
De tous ceux qui ne savent rien.



IRIS.

Iris s'ajuſte chaque jour,
Et veut qu'on lui parle d'amour ;
C'eſt de quoi ſon ame eſt ravie.
Pour moi, je n'oſe l'aborder,
Et, lorſqu'il m'en prend quelque envie,
J'ai peur de la perſuader.

A PHILIS,

Parée pour aller au ballet des Déeſſes.

Ces Déeſſes, qui ſont ornées
D'appas & de charmes ſi doux,
Seront tantôt bien étonnées
De ſe trouver toutes en vous.



EPIGRAMME.

BATIMENS.

VOIS-TU ces maisons magnifiques,
Qui surpassent les Basiliques,
Et qui font honte à Salomon?
Là logent ces Dieux de la terre,
Ces Dieux malades du poumon,
Ou de la goutte, ou de la pierre.

AUTRE.

ASTÉRIE MALADE.

ON dit que la belle Astérie
Est malade, & ne peut guérir;
Mais son mari vient de mourir;
Elle sera bientôt guérie.



EPIGRAMME.

ALISON AMOUREUSE.

Un feu ſecret, jeune Aliſon,
Vous a changée outre meſure;
L'Amour a brûlé ſa maiſon,
Et n'en a fait qu'une maſure.

AUTRE.

CONTRE UN PÉDANT.

Quand je dis qu'Ergaſte écrit bien,
Tu me réponds qu'il ne ſait rien;
Mais ton erreur eſt infinie:
Il ſait ce qu'il n'apprit jamais;
Et toi, qui n'as point de génie,
Tu ne ſais pas ce que tu fais.



EPIGRAMME.

QU'ON fache, de la Seine au Tibre,
D'un mortel de nouveau deftin :
Il vit, & vivra toujours libre,
Et non toutesfois libertin.
Son but, fa principale étude
Regarde le divin pouvoir :
Il n'appelle point fervitude
Le jufte & le commun devoir ;
Mais hors de-là rien ne l'engage,
Il ne peut faire aucun ouvrage
Que d'une franche volonté.
Qu'on ne lui porte point d'envie ;
Lorfqu'il perdra la liberté,
Il faudra qu'il perde la vie.

AUTRE.

LORSQUE Lifimene, à la Cour
Eut le nom de vertu parfaite,
On ne prévoyoit pas qu'un jour
La vertu deviendroit coquette.

L'HEUREUX CHOIX DES GOUVERNANTES.

Loin d'ici, Vénus & les Graces !
Cédez à ces pâles maigreurs,
A ces ombres, à ces carcaſſes,
A ces infernales fureurs.
Voici venir les Gouvernantes
Que l'on choiſit pour nos Infantes,
Comme exemples de chaſteté.
O choix d'une ſubtile adreſſe !
Leur extrême difformité,
Eſt la preuve de leur ſageſſe.

SCIENCE D'UN CERTAIN BARON.

J'ai cru long-temps, en conſcience,
Que ce Baron ne ſavoit rien ;
Mais j'en découvre la ſcience,
Et je trouve qu'il ſiffle bien.

EPIGRAMME.

LES VALETS.

L'ABUS, les mœurs insupportables
Confondent tout également;
Les valets, aux maîtres semblables,
Ne se distinguent nullement.
Ils ont tous les mêmes coutumes;
Et tous vêtus d'un même gris,
Chargés de rubans & de plumes,
Les uns pour les autres sont pris.
Aux villes, comme aux lieux champêtres;
Tout fourmille d'esprits follets;
Les valets passent pour les maîtres,
Et les maîtres pour les valets.

AUTRE.

ARTIFICE DE LISIMENE.

LISIMENE, en toute rencontre,
Ensemble se cache & se montre,
De peur d'effrayer les Amours:
On l'aime sans l'avoir connue;
Je la vois presque tous les jours,
Et si je ne l'ai jamais vue.



EPIGRAMME.

CELLE qui ne veut point m'aimer,
Veut abſolument que je l'aime ;
Et c'eſt une injuſtice extrême,
Que l'on ne ſauroit trop blâmer.
Son ame dure, qu'elle flatte
De ce cruel contentement,
Veut qu'on l'oblige, ſeulement
Afin de pouvoir être ingrate.

AUTRE.

VOYANT la ſplendeur non commune
Dont ce maraut eſt revêtu,
Diroit-on pas que la fortune
Veut faire enrager la vertu ?



POUR LE ROI LOUIS XIII,

APRÈS UNE GRANDE MALADIE.

STANCES.

Les ombres de la mort m'avoient environné ;
J'augmentois ſon triomphe ; & le monde étonné
Sentit croître à l'inſtant ſes douleurs & ſes craintes ;
Le ſoir de mes beaux jours proche de leur matin,
M'avoit fait quitter juſqu'aux plaintes,
Et conſentir à mon deſtin.

J'allois ſans murmurer où vont les plus grands Rois ;
Où ceux, dont la valeur rangeoit tout à ſes lois,
Ont vu tomber leur gloire, & leurs dépouilles vaines ;
Où ſont faits ſi pareils tant d'humains ſi divers :
Au repos de toutes les peines,
Au rendez-vous de l'Univers.

L'inſolence du ſort, par qui tout eſt dompté,
Ne reſpecta jamais vertu, ni dignité,
Ni tout ce que la pompe ajoute au diadême :
Nos crimes à ſon ire ont tout abandonné ;
Et des chefs-d'œuvres du Ciel même,
Le plus ſaint en eſt profané.

Auſſi, tournant les yeux de l'eſprit & du corps,
Vers l'Arbitre abſolu des vivans & des morts,
Quand l'extrême douleur montroit ſa violence ;
C'eſt fait, dis-je, ô grand Dieu ! mais il faut avouer,
Qu'aux lieux où règne le ſilence,
Je ne pourrois plus te louer.

Je ſais que mon offenſe, & ton juſte courroux,
Doivent m'ôter l'eſpoir d'un traitement plus doux,
Et me précipiter dedans la ſépulture.
Je ne diſpute point contre ta volonté ;
Quand tu juges ta créature,
Tu prends conſeil de ta bonté.

A peine eus-je parlé, que mes yeux éclaircis
Virent avec le jour tous les maux adoucis,
Dont la funeſte ardeur m'alloit réduire en cendre.
Dieu ſeul en ſoit loué, qui, pour me viſiter,
M'a fait au ſépulcre deſcendre,
Et qui m'en a fait remonter !





POÉSIES
DE
QUELQUES AUTEURS
Dont il n'eſt point fait mention chez nos Bibliographes.



FERRON.



LIBERTÉ D'AMOUR.

Je vous honore fort ; mais c'eſt d'une façon
Qui eſt, à mon avis, extrêmement aimable ;
Je vais à votre école & à votre leçon,
Je ne retiens ſinon ce qui m'eſt profitable.

Quand vous voulez la mort, je ſens pareillement
De mourir comme vous une ſoudaine envie ;
Mais je ne meurs pas tant, Madame, en vous aimant,
Qu'encore après ma mort je ne me trouve en vie.

C'eſt comme il faut aimer; & qui aime autrement,
Au lieu de bien aimer, ſon amour diminue;
L'amant me ſemble avoir bien peu de jugement,
Qui veut que par ſa mort ſon amour ſoit connue.

Ceux qui diſent, je meurs, ô qu'ils ſont inſenſés!
Ils parlent la plupart bien loin de leur penſée!
J'avoue que leurs cœurs ſont bien ſouvent bleſſés;
Mais toujours leur parole eſt la plus offenſée.

J'ai dit cent fois le mot, & ſi encor je vis,
Et ne le dis jamais que pour me faire rire:
Hélas! ſi l'on mouroit, la mort m'eût jà ravi,
Et vous voyez pourtant comme encor je reſpire.

Ha! quand il me ſouvient des propos que mon cœur
M'a fait dire ſouvent pour témoigner ſa rage,
Je ris de ma folie, &, devenu moqueur,
Je me gauſſe de ceux qui tiennent ce langage.

Le papier ne manquoit pour peindre mon ennui,
Et le papier ſentoit plus que moi de martyre;
Car je ne ſouffrois rien, & ſi faiſoit bien lui,
Parce qu'il enduroit ce que je voulois dire.

Je vous donne ces vers, Belle, qui me charmez,
Afin que mon humeur vous puiſſiez reconnoître:
Je vous aime vraiment pour ce que vous m'aimez,
Et qu'avec votre amour le mien ne peut décroître.



CHAULVET.

LE GAGE TOUCHÉ.

UNE troupe de Damoiselles,
Pour passer le temps devisoit:
Or ma Dame étoit avec elles,
Et dessus toutes reluisoit.

Je vins là pour les voir ébattre;
Amour y vint pareillement;
Car il ne quitte, opiniâtre,
Moi ni ma Belle, un seul moment.

La place nous fut départie,
Comme aux Dames, à notre tour;
Et fallut que de la partie
Je fusse, de même qu'Amour.

Quel jeu plairoit à cette bande?
On y fut long-temps empêché;
Mais enfin, ma Dame commande
Que ce soit au gage touché.

Soudain elle eut cet avantage ;
Que dans ſon giron gracieux,
Chacun de nous y mit pour gage,
Ce qu'il a de plus précieux.

Amour, abandonnant ſes armes,
Y jeta ſon brandon vainqueur,
Eteint à demi de mes larmes ;
Et moi j'y mis mon pauvre cœur.

Ma Dame avoit ſa pourtraiture
Dans un étui d'or émaillé,
Qui lui pendoit à la ceinture ;
C'eſt le gage qu'elle a baillé.

Lors, de ſon écharpe incarnate,
Les yeux d'Amour elle banda ;
Et puis, de ſa main délicate
Touchant mon cœur, lui demanda :

Petit gentilhomme, dit-elle,
Qui avez les deux yeux bouchés,
Auquel de la troupe, ou à quelle
Donnez-vous les gages touchés ?

A la plus belle je les donne,
Répond Amour tout affété :
Ma Dame rougit, & ſoupçonne
Qu'il a découvert ſa beauté.

Et de fait, ſa vue traîtreſſe,
Qui ſous le bandeau regardoit,
Apperçut bien que ma maîtreſſe
Touchoit mon cœur du bout du doigt.

Voulant donc faire ſon partage,
Il reprit pour lui ſon brandon :
Belle, il me donna votre image,
Et de mon cœur il vous fit don.

C'eſt maintenant à vous, Madame ;
Çà, çà, que je bande vos yeux :
Le bandeau couvrira la flâme
De leurs éclairs victorieux.

Tandis que vous n'y verrez goutte,
Je prendrois mon cœur que je plains ;
Mais non, n'entrez point en ce doute,
Il ſe plaît trop entre vos mains.





CHARLES DE PIARD, SIEUR D'INFREVILLE ET DE TOUVANT.

APOLLON A LA FRANCE, STANCES.

FRANCE, les délices des yeux,
Terre que je préfère aux cieux,
Crois ce qu'Apollon te va dire:
Devant le midi de ses jours,
Ton Roi verra dans son empire
Commencer & finir mon cours.
Mes mains, d'un art laborieux,
Pour ses triomphes glorieux
Lui tiennent des couronnes prêtes;
Mais je manquerai de lauriers,
S'il faut qu'à toutes ses conquêtes,
J'en mette au front de ses guerriers.



STANCES.

Mélite, ménageons le loisir qu'on nous laisse ;
Récompensons les jours que par votre simplesse
En vain j'ai consumés ;
Ne craignons d'être vus de personne vivante :
Votre mère est aux champs, j'ai gagné la servante,
Tous les huis sont fermés.

Que j'imprime un baiser sur votre belle bouche,
Et que de votre sein les deux pommes je touche ;
Contentez mon desir :
De six mois dépendus pour vous en grand martyre,
Permettez pour le moins qu'à présent je retire
Une heure de plaisir.

Quoi ! vous me repoussez, ô cœur inexorable !
J'espérois que ma foi si ferme & si durable
Fléchît vos cruautés :
Faut-il avoir semé dans un champ infertile ?
Laisserez-vous fanir, comme un bien inutile,
La fleur de vos beautés ?

Vous savez que le temps toutes choses efface :
Ces roses & ces lis qui parent votre face,
Tomberont quelque jour :

Or, puiſque les ſaiſons marchent d'un pied ſi vîte,
Employons maintenant celle qui nous invite
Aux délices d'amour.

Les ans & les torrens vont d'une même courſe;
Ils paſſent à l'inſtant, & jamais vers leur ſource
Ne révoquent leurs pas:
L'été ſuit le printemps, puis il cède à l'automne;
Ainſi, preſque en naiſſant, l'eſprit humain s'étonne
Qu'il arrive au trépas.

Un jour ces cheveux blonds, miracle de nature,
Et les noirs d'Iſabeau, prendront même teinture:
Les cieux l'ont arrêté;
On ne connoîtra plus laquelle fut la blonde,
Ni dedans quels filets la jeuneſſe du monde
Perdoit ſa liberté.

Celle que tant d'Amans en vain ont pourchaſſée,
Languira dans ſon lit, d'un chacun délaiſſée,
Le reſte de ſes nuits;
Elle n'entendra plus leurs douces ſérénades,
Et ne les verra plus faire leurs promenades
Au devant de ſon huis.

Les concerts d'inſtrumens de différente ſorte
D'une jeune beauté fréquenteront la porte;
Quand vous oirez ce bruit,

Quel

Quel ſenſible regret poindra votre courage,
D'avoir ainſi paſſé le plus beau de votre âge
Avec ſi peu de fruit?

Ce vain reſpect d'honneur n'eſt rien qu'une chimère;
Et, bien qu'à tous momens votre fâcheuſe mère
En faſſe des diſcours,
Quand jeune elle brûloit d'une ardeur naturelle,
Penſez-vous qu'un amant fût trépaſſé pour elle
A faute de ſecours?

Amour met bien les cœurs des Déeſſes en cendre,
Et du palais du Ciel, il les fait bien deſcendre
Pour un plaiſir ſi cher;
Puiſque pour leurs vertus on leur dreſſe des temples,
Si de leurs actions vous ſuivez les exemples,
Eſtimez-vous pécher?

L'amour d'Endymion fait-il rougir la Lune?
Elle tient en ſes bras, lorſque la nuit eſt brune,
Ce paſteur endormi.
Le mari de Procris fait-il honte à l'Aurore?
Et la belle Vénus plaint-elle pas encore
La mort de ſon ami?

Alors qu'une beauté permet qu'on la poſſède,
Les Graces vont après, & Vénus la précède
Et ne la quitte point;

Mais, quand des jeux d'amour elle abhorre l'ufage,
Une pâle couleur faifit fon beau vifage ;
Elle perd l'embonpoint.

Pourquoi m'éloignez-vous de ce point où j'afpire ?
Si vous me l'accordez, en deviendrez-vous pire ?
Non, je vous le promets :
A force de fervir, le cuivre & le fer s'ufent ;
Mais ce que vos rigueurs maintenant me refufent,
Ne s'amoindrit jamais.



STANCES

Sur SAINT-SEINE & MADELON, Amans dès l'enfance.

BELLES, qui peupleriez la terre d'amoureux,
Si vos yeux n'envoyoient ceux qui brillent pour eux
Dedans la ſépulture;
Puiſque ces deux enfans font l'amour en naiſſant,
Croyez que ce qui n'aime eſt déſobéiſſant
Aux lois de la nature.

Pour dépeindre l'amant aux yeux de l'univers:
Il a les cheveux blonds, le teint blanc, les yeux verts,
Et le parler affable;
Et, ſi j'en écrivois toute la vérité,
Son mérite eſt ſi grand, que la poſtérité
Croiroit lire une fable.

Si le petit Aſcaigne eût pu lui reſſembler,
Quand l'ire de Junon tâchoit de l'accabler
Avec ſon parentage,
Celui dont les Amans adorent le pouvoir,
Ne ſe fût transformé pour aller décevoir
La Reine de Carthage.

Qui verroit ſon amante en portrait ſeulement,
Ne pouvant regarder qu'avec étonnement
Une ſi belle fille,
Il croiroit à l'inſtant que le docte pinceau
Vouloit peindre Vénus, du temps que ſon berceau
Fut fait d'une coquille.

Ils ſont jeunes pour l'âge, & pour l'humeur ſont vieux;
D'un jugement ſi mûr, quand ils parlent tous deux,
Leur parole eſt guidée,
Qu'à les ouir conter leurs tourmens infinis,
On diroit que ce ſont des vieillards rajeunis
Par les arts de Médée.

S'ils ne parlent enſemble, ils ne ſont point contens;
Ils mépriſent de courre, & de paſſer le temps
Avec ceux de leur âge,
Sinon avec l'enfant qui va toujours tout nu;
Mais ce traître, en un jeu qui leur eſt inconnu,
Leur gagne le courage.

Quel plaiſir reçoit-on de les voir diſcourir!
Quand Saint-Seine a conté qu'amour le fait mourir,
Il offre ſon ſervice:
Mais Madelon ſe plaît à le voir en langueur;
Et ſi cette beauté n'a beaucoup de rigueur,
Elle a force artifice.

Quelquefois Madelon détourne ses beaux yeux,
Et donne à son amant un congé gracieux,
L'appelant infidelle,
Bien que son petit cœur en soit bien embrâsé:
Tant nous reconnoissons qu'à ce sexe rusé
La feinte est naturelle!

Lors Saint-Seine lui tient ce discours enflammé,
Qu'encore qu'un bel œil, capable d'être aimé,
Le recherche à toute heure,
Que pouvant être maître, il s'est rendu sujet,
Et que dedans son cœur jamais un autre objet
Ne fera sa demeure.

Après il veut partir, craignant de le fâcher:
Mais pour lors son amour ne se peut plus cacher
Du masque de la haine;
Et, de peur qu'il n'échappe après tous ces discords,
De ses bras délicats elle attache son corps,
Ainsi que d'une chaîne.

Et lorsqu'un chacun d'eux s'efforce d'exprimer
Combien il est savant en l'art de bien aimer,
Le desir qui les touche
Rend leurs cœurs amoureux par leurs bras enchaînés;
Et les baisers, rendus aussitôt que donnés,
Les collent bouche à bouche.

Madelon par après lui dit une chanson,
Dont le chant & les vers, qui sont de sa façon,
Content leurs amourettes:
Saint-Seine d'autre part récite de beaux vers,
Qui lui peignent la cause, & les effets divers
De ses flâmes secrettes.

Que ce couple amoureux fait d'excellens discours!
Quand l'un en son tourment implore du secours,
L'autre cache ses flâmes;
Puis ils joignent si bien aux propos les effets,
Que je crois qu'on a mis en des corps si parfaits,
Des amours pour des ames.

J'admirois ce qu'ils font pour montrer leur tourment;
Mais, puisqu'un Dieu d'amour anime également
L'Amoureux & la Belle,
Ils n'ont pas grande peine à conter leur ennui;
Car ce petit Dieu parle & propose pour lui,
Puis il répond pour elle.

Si ces petits Amans étoient en leur printemps,
Qui pourroit concevoir comme ils seroient contens
Ayant cette licence?
Mais une ombre d'honneur, ou les cieux ennemis,
Leur défendront pour lors ce qui leur est permis
En ce temps d'innocence.

Pourſuivez, beaux eſprits, ce louable deſſein;
Qu'amour, comme en vos yeux, demeure en votre
ſein:
Puiſqu'au ſiècle où nous ſommes,
Du vice d'inconſtance on fait profeſſion,
Devancez en amour, comme en perfection,
Tout le reſte des hommes.

Si d'un commun accord vos regards ſont jetés,
Quand Saint-Seine vaincra tous les cœurs des
Beautés
En l'amoureuſe guerre,
Madelon remplira tous les hommes d'amour;
Ainſi, par vos attraits il aura quelque jour
L'empire de la terre.



SUR LA MAL

D'UNE BELLE DAM

STANCE

CLORIS ſans pouls & ſans v
Eprouve l'injuſte rigueur
Du mal qui toujours devient
Et l'Amour eſt épouvanté
De voir qu'il va perdre l'emp
Que lui donnoit cette Beauté.

A voir tant ſouffrir ſon beau c
Il ſemble qu'au nombre des m
Déja la Parque l'ait écrite ;
Bien qu'elle dût ne mourir pas,
Si l'on pouvoit par le mérite
Eviter la nuit du trépas.

Sa face au fort de la douleur
Conſerve ſa vive couleur ;
La mort qui ſaiſit toutes choſes,
N'oſant toucher rien de ſi beau,
Permet que ces lis & ces roſes
L'accompagnent dans le tombe

Cléandre, ſur ſon lit penché,
Ne peut tenir ſon deuil caché;
C'eſt l'image de l'ennui même:
La Parque balance à choiſir,
Le voyant ſi triſte & ſi blême,
Qui des deux elle doit ſaiſir.

Il voit la Mort preſque toucher
Ce qu'au monde il a de plus cher;
Que fait-il en telle détreſſe?
Pour l'empêcher qu'en nulle part,
Elle ne frappe ſa maîtreſſe,
Il lui veut ſervir de rempart.

Epargne, dit-il, ce beau ſein;
Tourne ſur mon cœur ton deſſein,
Tire-lui ta flèche cruelle;
Auſſi-bien les lois de ma foi
Veulent que je meure avec elle,
Ou qu'elle vive avecque moi.

La Mort mépriſoit ſon diſcours,
Et vouloit, achevant ſon cours,
Sur tous deux exercer ſa rage;
Car, puiſqu'ils n'ont qu'un même ſort,
Lorſque l'un deux fera naufrage,
L'autre ne peut reſter au port.

Qu'épand le céleste Lion ;
D'une valeur inimitable,
Faisons encor mieux à la table
Qu'Achille devant Ilion.

Ces grottes, de qui la verdure
De l'hiver combat la froidure,
Et de qui le cristal coulant
Du chaud ne ressent point l'outrage,
Nous défendront, sous leur ombrage,
Des rayons du soleil brûlant.

Imitons les Déités saintes,
Pour nous garantir des atteintes
Des impitoyables destins :
Elisons, sans nul artifice,
Quelqu'un pour faire un sacrifice
Au Dieu qui préside aux festins.

Cher René, ma voix je te donne
Mets sur ton chef une couronne ;
De beaux vers consacre le lieu :
Puis, au nom de toute la troupe,
Epands la liqueur d'une coupe
Dessus l'autel de ce grand Dieu.

D'un pied léger, frappons la terre :
Armons la main droite d'un verre :

De pampre couvrons-nous le front;
Et, puisque la figure ronde
Est la plus parfaite du monde,
Commençons tous de boire en rond.

L'Archer, vous ménerez la bande;
Les assauts donnés contre Ostende
Vous rendent expérimenté:
Mettez notre armée en bataille,
Pour aller forcer la muraille
De ce redoutable pâté.

Suivons cet Abbé vénérable,
Aux bons Moines plus desirable
Que ces rêveurs du temps jadis,
Qui, pour jeûner tout un Carême,
Pensoient gagner un diadême
Au royaume de Paradis.

Banon, les Turcs sont misérables
Qui par des lois si condamnables,
Défendent ce jus savoureux:
Dressons de buveurs une armée,
Qui, l'ame de rage animée,
Aille dompter ces malheureux.

La fureur du Dieu qui m'inspire,
De tout ce misérable empire

Prompte victoire nous promet;
Sus donc ! d'une valeur insigne
Allons-nous-en planter la vigne
Dans le temple de Mahomet.



PIERRE DE MARBEUF,

SIEUR

DE SAHURS.

Ce Poète eſt ſans réputation ; il ne faut pas en conclure qu'il fût abſolument ſans talent. Il avoit une gaieté franche ; & il ſavoit intéreſſer, quand il en avoit beſoin. L'Auteur de la Bibliothèque françoiſe ignore le lieu de ſa naiſſance ; une des pièces qu'on va lire de ce Poète, prouve qu'il étoit Normand. Il avoit fait ſes études au collège de la Flèche ; & il reçut des bienfaits du Duc de Lorraine, dans les Etats duquel il avoit fait quelque ſéjour. Il a trouvé auſſi des bienfaiteurs dans la Maiſon de Savoie, & pluſieurs de ſes Poéſies ſont des garants de ſa reconnoiſſance. On a de lui une pièce en vers latins ſur un miroir

dont le Duc de Savoie lui avoit fait présent.

Parmi ses maîtresses, Marbeuf a chanté sur-tout *Hélène*, & *Philis* qui étoit un *miracle d'amour*. C'est à Orléans qu'il connut la première; & il l'aima si vivement, que cet amour lui fit, dit-il, *perdre ses premières études*. Il paroît avoir été fort sensible à la perte d'une sœur qu'il aimoit tendrement, & d'une tante qui avoit fait beaucoup pour lui.

Voilà tout ce que l'on connoît de la vie de ce Poète; & l'on ne peut en trouver des détails que dans ses Ouvrages.





PIERRE DE MARBEUF,

SIEUR

DE SAHURS.

LA RECHERCHE DES NEUF MUSES,

Dans le Collège royal de la Flèche,

Au Principal du collège de la Flèche, autrefois son maître dans les écoles, qui l'avoit retenu quelques jours.

APRÈS tant d'ouvrages divers,
Il faut que pour vous je compose,
Puisque par vous je parle en vers,
Puisque par vous je parle en prose.
De la mer viennent les ruisseaux,
A la mer retournent leurs eaux :

Mes vers ſont faits de vos écoles;
Pour vous payer de vos bienfaits,
Recevez de moi des paroles,
Ne pouvant recevoir d'effets.

Mais quel ſujet dois-je choiſir,
Afin que je puiſſe vous plaire?
Ce doute fait que j'ai deſir,
Pour vous obliger, de me taire:
Que ſi vous voulez avouer
Ma plume, qui vous veut louer,
Tous deux rendrons notre mémoire
Louable à la poſtérité;
Vous, en méritant cette gloire;
Moi, pour avoir dit vérité.

Vous me regardez de travers,
En parlant de votre louange:
Pour vous faire agréer mes vers,
Le ſujet de mes vers ſe change.
Me traitant ici chérement,
Vous m'obligez tacitement
A vanter l'honneur du collège;
Mais, en louant ce lieu chéri,
Pour commencer, encor dirai-je
Qu'il fut la maiſon de Henri.

Pourroit-on oublier jamais
Ce monarque, honneur de la terre,

Qui, pour nous faire vivre en paix,
Recherchoit la mort à la guerre?
Toujours, toujours dedans nos cœurs
Seront gravés ses faits vainqueurs;
Et pour faire que l'on conserve
La mémoire de ses hasards,
On a fait demeurer Minerve
Où demeuroit ce jeune Mars.

Le temps avecque son effort,
La médisance avec la Parque,
Ne pourront jamais faire tort
A la gloire de ce monarque:
Afin de combattre pour lui,
La jeunesse vient aujourd'hui
En ce lieu, de chaque province:
Quinze cents cœurs, trois mille bras:
Défendent le cœur de ce Prince,
Sous les enseignes de Pallas.

Ces grands guerriers, nos vieux Gaulois,
N'eurent jamais telle police:
Le chef peut tout avec sa voix,
Sur cette petite milice;
L'obéissant est le soldat
Le plus courageux du combat:
Il est vrai, leurs lois sont très-belles;
Mais qui voit sans étonnement,

Que neuf sœurs, neuf foibles pucelles,
Gouvernent un tel régiment?

Bâtiment qui charmes mes yeux,
Petits ruisseaux, vigne féconde,
Beau jardin, parc délicieux,
Que quelqu'un de vous me réponde:
Je vous conjure, dites-moi,
Qui de vous tous loge chez soi
Le saint troupeau que je demande?
Depuis dix ans, avec souci,
J'ai cherché par-tout cette bande;
La trouverai-je pas ici?

Grand arbres qui nous défendez
De la chaleur par vos ombrages,
Beaux promenoirs qui nous rendez
Si plaisans ces petits bocages,
Les Muses viennent quelquefois
Jouer à l'ombre de ces bois,
Lasses du travail ordinaire;
Mais elles y restent si peu,
Qu'il faut bien être téméraire
Pour les interrompre en leur jeu.

Ces berceaux couverts du jardin,
Ces parterres, ces palissades,
Leur servent parfois au matin
Pour trois ou quatre promenades;

Mais qui voudroit les arrêter,
Quand on les y voit méditer?
Je fuis, quand un eau diaphane
Les invite à voir ſon ſurgeon;
Peut-être là quelque Diane
M'y feroit être un Actéon.

Je ſais que parfois elles vont
Compoſer ſur quelque colline:
Si je trouve ici quelque mont,
J'y cherche leur troupe divine;
Mais, profane, arrête tes pas;
De tous côtés, ne vois-tu pas
Que ces montagnes ſur leur croupe
Ne portent rien que du raiſin?
Et les Muſes ont une coupe
Où l'on ne verſe point de vin.

L'on dit que Bacchus amoureux
Brûle ici pour l'une d'entre elles,
Et que pour alentir ſes feux,
Il veut abuſer ces pucelles:
Voyez l'eſprit de ce trompeur!
Sachant que les Muſes ont peur
De l'écarlate de ſa trogne,
Afin d'attirer leur troupeau,
Ici ce cauteleux ivrogne
Fait que le vin a couleur d'eau.

Par deſſus tous ſes bâtimens,
Paroît un dôme à la Romaine;
Superbe d'enrichiſſement
S'élève ſa tête hautaine:
Au devant dix arcades vont
Courbant, ſourcilleuſes, leur front,
Qui s'orgueillit de la dépenſe
Des piliers qui portent leur faix;
Et c'eſt en ce lieu que je penſe
Que les Muſes ont leur palais.

Cette cour me rend étonné,
Alors que je n'y vois perſonne,
Et, qu'une cloche ayant ſonné,
Tant de monde alors l'environne:
Enfin mon temps ſera perdu;
Après avoir bien attendu,
Mes recherches ſont inutiles:
Que ſert d'en dire les raiſons?
Car les neuf Muſes ſont des filles,
Et je ne vois que des garçons.

Serai-je enfin privé du bien,
Qu'en bien cherchant je me propoſe,
Cherchant par-tout, ne trouvant rien,
Et par-tout trouvant quelque choſe?
Ici n'eſt point le double mont;
Cependant les Muſes y ſont,
J'en ai mille preuves ſenſibles:

Oyant leurs voix, voyant leurs pas,
Si leurs corps ne sont invisibles,
Pourquoi ne les verrai-je pas?

Vous de qui le commandement
Sert ici de loi souveraine,
Dites-moi le département
Où loge leur sainte neuvaine:
J'en demande nouvelle à tous;
Mais chacun me radresse à vous.
Vaine espérance, tu m'amuses
D'un parc, d'un jardin, d'un vallon:
Où pourrois-je trouver les Muses
Que dans la chambre d'Apollon?

LA CHUTE D'ICARE.

QUAND Dédale en volant vit le secours des ailes
Inutile à son fils,
Vole, vole au milieu; ne te perds point par elles;
Pour te sauver, dit-il, Icare, je les fis;

Icare, Icare tombe: & que sert ma parole?
L'eau te va submerger.
Hélas, je l'avertis comment il faut qu'il vole,
Au lieu de l'avertir comment il faut nager.

LE CHEF-D'ŒUVRE

DEUX bons Peintres un jour disputèrent la
gloire
De faire à qui mieux mieux deux excellens portraits,
Avouant celui-là digne de la victoire,
Qui mieux auroit suivi la nature en ses traits.

L'un peignit un prêcheur, lequel de sa posture
Sembloit entretenir grand nombre d'assistans;
Et l'autre ingénieux fit voir par sa peinture,
Un drôle qui buvoit & qui haussoit le temps.

Le Juge du procès, en son esprit chancelle
Pour dire son avis des deux portraits qu'il voit,
Ne sachant au certain lequel des deux excelle,
Ou de celui qui prêche, ou de celui qui boit.

Rien ne manque au prêcheur, dit-il, que la parole,
Tant sa tête s'accorde aux gestes de son bras:
J'ai donc gagné, dit l'autre; & vois-tu pas mon
drôle
Qui boit, & qu'en buvant l'homme ne parle pas?



A

A UNE BELLE ANGLOISE.

SI j'avois eu plus de loiſir,
J'aurois eu du mal davantage;
Mon bonheur m'épargne un voyage
Que je devois à mon deſir.
J'avois voulu voir votre terre:
Mais mon deſſein a réuſſi:
Je ne veux plus voir l'Angleterre,
Puiſque l'on vous peut voir ici.

Seule Déeſſe des beautés,
Prenez en gré mes ſacrifices;
Je vous offre tous mes ſervices,
Non tout ce que vous méritez:
Ce ſeroit une choſe étrange
Si vous aviez de la rigueur,
Puiſqu'ayant la face d'un Ange,
Vous en devez avoir le cœur.

A m'aſſujettir ſous vos lois,
L'Amour, mon maître, s'étudie,
Puiſqu'autrefois la Normandie
Se vit ſujette des Anglois (*):

(*) L'Auteur étoit Normand.

Encore que nulle Françoise
Ne m'ait donné le nom d'amant,
S'étonnera-t-on qu'une Angloise
Soit la maîtresse d'un Normand?

Les ruines de nos beaux lieux,
Reliques de notre misère,
Nous sont témoins de la colère
Et des combats de vos aïeux;
Mais la paix a fini ces guerres:
Pour en confirmer les accords,
Si la mer sépare nos terres,
Que l'amour unisse nos corps.



EPIGRAMME.

QUAND l'ivrogne Martin fut vieux,
Le médecin qui le conseille,
Lui dit un remède à l'oreille,
Pour guérir le mal de ses yeux:

Mon pauvre compère Martin,
Ta maladie m'est connue;
Tu n'auras plus tantôt de vue,
Si tu bois encore du vin.

Lors Martin, fermant ses paupières:
Adieu, dit-il, adieu, lumières;
Le bon Martin n'a que trop vu,
Et n'a pas encore assez bu.

Aveugle, je ferai connoître
Cette véritable leçon,
Qu'il n'importe de la fenêtre,
Pourvu qu'on sauve la maison.



EPIGRAMME.

UN Juge ſourd donnoit ſentence
Sur les différends de deux ſourds:
L'un ſe plaint qu'un autre l'offenſe
Et par effets, & par diſcours;

Et l'autre, d'une autre perſonne
Qui l'avoit payé d'argent faux.
Sur leurs diſcords, le Juge ordonne
Que l'on délivrât leurs chevaux.

Ce Juge auroit fait des merveilles,
Avec un acte glorieux,
Si, pour acheter des oreilles,
Il eût voulu vendre ſes yeux.



LE MISOGINE.

L'AMOUR, durant mon premier âge,
Avec les fers du mariage,
Lioit mon corps & ma raiſon;
Mais à préſent ma femme eſt morte,
Et j'ai la clef de cette porte
Qui me retenoit en priſon.

Tous mes ſoins s'en vont en fumées,
Avec ces torches allumées,
Quand au tombeau je la conduis:
J'ai donc raiſon ſi je célèbre,
Au lieu d'une oraiſon funèbre,
Un chant de triomphe aujourd'hui.

La bienſéance, en ſa mémoire,
Me fait porter la couleur noire;
Mais je vous dirai nettement,
Que c'eſt pour ne rompre la mode,
Et que ce deuil ne m'incommode,
Ne paſſant point le vêtement.

Bien vîte avec cet équipage
Je dreſſe aux enfers un voyage,

Pour dire à ce vieux Nautonnier
Qu'il paſſe tôt ſa vaine idole,
Et que je donne une piſtole
Pour ma femme, au lieu d'un denier.

J'ai le deſſein dans ma penſée,
Alors qu'elle ſera paſſée,
De faire ma plainte à Pluton,
Qu'un diable, pour me rendre infâme,
Deſſous la forme d'une femme,
Me fit épouſer Alecton.

Je dirai qu'au lieu de Cerbère,
Il peut enchaîner ma Mégère ;
Etant aſſuré que ſa voix,
Encor qu'elle n'ait qu'une tête,
Fait plus de bruit que cette bête,
Laquelle en a juſques à trois.

Ainſi je veux faire trophée
D'aller aux enfers comme Orphée :
Mais, ſi ce ſot veut ſéjourner
Afin que ſa femme revienne,
J'y deſcends afin que la mienne
N'en puiſſe jamais retourner.



L'ESPÉRANCE.

A CLARICE.

Si l'espoir d'un jour favorable,
Peut nourrir un plus misérable
Que ne pourroient peindre mes vers,
Me doit-on blâmer d'ignorance,
Lorsque j'ai dit que l'univers
A pour nourrice l'espérance ?

Afin de rendre indubité (*)
L'essai de cette vérité,
Puisque d'être femme, Clarice
Espère depuis si long-temps,
Pierre, mettez hors de nourrice
Cette fille de cinquante ans.

(*) *Indubité*, certain.



EPIGRAMME.

De notre forgeron qui cloche
La femme eſt une autre Cypris,
Et ſans doute il y ſera pris,
S'il faut que ce ſoldat l'approche;
Car l'almanach dit pour certain
Que ce Mars le fera Vulcain.

AUTRE.

Quand je te vois, viſage de poupée,
Je dis qu'en ta façon
Nature fut trompée:
Penſant faire une fille, elle fit un garçon.



LE BON LABOUREUR.

LORSQUE Perrot femant fon grain,
Deffus la terre l'abandonne,
Jacquet, qui ne fait fon deffein,
Quand il le voit, il s'en étonne.

Lors Perrot répond à ce veau,
Qui lui faifoit fi laide mine:
Je sème, dit-il, un boiffeau,
Afin de cueillir une mine.



Jacquet, oyant cette réponfe,
Amaffe tous fes vieux haillons;
Il vous les prend, & les enfonce
Dedans le plus creux des fillons.

L'on demande après fes fottifes:
Que fais-tu là de ces lambeaux?
Je sème, dit-il, des drapeaux,
Pour en recueillir des chemifes.



EPIGRAMME.

Mon honneur, qu'ai-je fait? Au lieu d'être loué,
Tu ne sers maintenant que de fable à la ville:
Comment se feroit-il que, n'ayant point joué,
Je pusse avoir perdu la qualité de fille?

Que si dans mon malheur aucun ne me défend,
Je dirai toutesfois que ma faute est légère;
Je perds le nom de fille en croyant un enfant,
Lequel par ses conseils m'a fait devenir mère.

CONSOLATION

SUR LA MORT DU PERROQUET

DE MADEMOISELLE D***

Ne pleurez plus pour votre perroquet;
Puisqu'il est mort, vos pleurs sont inutiles:
La pauvre bête a laissé son caquet,
Par testament, à l'une de vos filles.



LES CONTENTEMENS
D'UN AMOUR RUSTIQUE.

NE percez plus mon cœur, ô vanités ſerviles,
De vos ſoucis tranchans!
Eloigné de la Cour, je m'éloigne des villes,
Pour approcher des champs.

Non, ces lieux où l'on dit que Jupiter demeure,
N'ont point tant de plaiſirs,
Puiſqu'il a cru qu'aux champs la place étoit meilleure
Pour flatter ſes deſirs.

On l'a vu dans les champs pluſieurs fois ſe repaître
De quelque ébat nouveau,
Et chatouiller ſes ſens, ſous la forme champêtre
D'un Cygne ou d'un Taureau.

'our le plaiſir des champs ſi ce dieu s'eſt fait bête,
Doit-on à cette fois
.ire que j'ai banni la raiſon de ma tête,
Me faiſant villageois ?

Tant de Dieux, qui jadis portoient une houlette,
Ont voulu m'obliger,
Bien que je fois mortel, me donnant leur retraite,
De me faire berger.

O que j'aime les eaux! laiffez-moi les rivages!
O beaux rivages verts!
Belle Seine, beaux prés, petits monts, bois fauvages,
Je vous donne mes vers.

O vers qui m'échappez fur le bord de la Seine,
Allez, fuivez fon cours,
Et dites aux Zéphirs que je vous fais fans peine,
Et non point fans amours.

J'aime tant vos fraîcheurs, & j'aime tant vos ombres,
O prés, bois & zéphirs,
Que je rendrai le frais de vos molleffes fombres,
Témoins de mes plaifirs.

Zéphirs, allez hâter, allez baifer Silvie;
Que fi j'en fuis jaloux,
C'eft que je ne peux pas, lorfque j'en ai l'envie,
La baifer comme vous.



DE MAILLIET.

Ce Poète n'eſt pas plus connu que le précédent, & il étoit moins digne de l'être; c'étoit un aſſez pauvre Poète : quelquefois aſſez gai, trop ſouvent licencieux, il n'a pu nous fournir que quelques Epigrammes.

On ne peut trouver des lumières ſur ſa vie que dans ſes Ouvrages. On préſume qu'il étoit né à Bordeaux. On voit auſſi qu'il étoit au ſervice de la Reine Marguerite; mais on ignore en quelle qualité. On n'eſt pas plus inſtruit du motif de ſa diſgrace à la Cour de cette Reine; ſes Poéſies nous apprennent ſeulement qu'il avoit la plus grande envie de recouvrer ſes bonnes graces, & qu'il y réuſſit à la fin. Il a conſacré à ſa louange une grande partie de ſes Poéſies. Il ſe plaint néanmoins de n'avoir point

de part à ſes bienfaits : Ses mains, dit-il aſſez plaiſamment,

Pour autrui ſe meuvent ſans ceſſe,
Pour moi ſont toujours en repos.

Il dit encore ailleurs avec autant de gaieté ;

Si je ne ſuis point receveur
De cette terreſtre faveur,
Pourtant ma Royne n'eſt point chiche,
Et n'a pour moi mépris, ni fiel ;
Mais elle me croit fils du ciel,
Et par conſéquent aſſez riche.





DE MAILLIET.

EPIGRAMME.

D'UN affez rifible langage,
Vous défrayez les Auditeurs:
Tu le dis fou, il te dit fage;
Et vous êtes tous deux menteurs.

AUTRE.

ON t'en fit un mauvais difcours:
Mais ton oreille fut trompée;
Car je l'ai reconnu toujours
Innocent comme ton épée.



EPIGRAMME

D'une belle Dame qui, se promettant qu'un Roi l'aimeroit, fit des dépenses superflues, & s'endetta extrêmement.

Mon œil perçant voit le cœur de la Belle,
Espérant que le Roi viendra loger chez elle;
Mais il n'en fera rien : au contraire, je croi
Qu'elle, dans peu de jours, logera chez le Roi.

AUTRE.

Philis disoit : J'aime bien fort
Les armes qui donnent la mort;
Et moi, répond sa sœur Silvie,
Les armes qui donnent la vie.



EPIGRAMME

A un ſot qui eſtimoit plus un petit rimailleur qu'un très-rare Poète, à cauſe que le rimailleur faiſoit beaucoup plus de vers.

ANIMAL, mais plutôt du tout inanimé,
Apprends que par le nombre on n'eſt pas eſtimé.
La Renarde diſoit jadis à la Lionne:
Féconde en mes petits, j'en fais un million.
L'autre oit ſa vanité, dont elle ne s'étonne,
Diſant: Je n'en fais qu'un, auſſi c'eſt un Lion.

AUTRE.

VRAIMENT, je la trouve jolie,
Elle eſt bien encore une fleur;
Mais, ô déplorable malheur!
Ce n'eſt plus qu'une fleur cueillie.



EPIGRAMME.

J'OUIS hier un ſot chez le Roi,
Qui diſoit : Mon cheval, & moi.
Sa voix étoit un juſte organe,
Qui ne mérite de blaſon ;
Car il falloit bien, par raiſon,
Mettre un cheval devant un âne.

AUTRE.

APPELLE-MOI Soleil, ma Belle,
Diſoit un vieillard en rêvant :
Si tu es un ſoleil, dit-elle,
Tu n'es point un ſoleil levant.



EPIGRAMME.

La première nuit qu'un vieillard coucha avec ſa jeune femme.

TU cries, dit un animal ;
Si ne te fais-je rien, ma Belle :
Ne me faire rien, répond-elle,
C'eſt me faire beaucoup de mal.

AUTRE.

TU ſens une flâme nouvelle
Pour un ſoleil, dis-tu, ma Belle ;
Mais abandonne cet amour,
Il te faut un meilleur concierge :
Le ſoleil voit ſouvent la Vierge,
Et la laiſſe vierge toujours.



EPIGRAMME.

DONCQUES, d'un faſte nompareil,
Tu veux qu'on t'appelle Soleil:
Peut-être ton eſprit ſe fonde
Sur ce ſujet trop ſu de nous;
C'eſt que tu te donnes à tous,
Comme il ſe donne à tout le monde.

AUTRE.

DIRE qu'on perd, perdant les yeux,
Tous les plaiſirs de ces bas lieux,
C'eſt une héréſie ſans doute:
Dames, vous ſavez en effet,
Que le plaiſir le plus parfait
Se prend alors qu'on n'y voit goute.



EPIGRAMME

D'un Amant qui, un jour, (c'étoit un mercredi) n'avoit pu offrir à l'Amour un entier ſacrifice.

VA-T-EN, jour de Mercure, à jamais odieux,
Et non plus qu'à mon cœur, ne luis point à mes yeux;
Chez toi, les nerfs puiſſans ſont les choſes plus molles.
Amour, pardonne-moi, je ne ſais que je fais;
Ce jour, je ne pouvois t'apporter des effets:
Car ſeulement Mercure eſt le Dieu des paroles.

DIALOGUE.

Iſabelle parle à une épouſée qui dormoit le jour de ſes noces.

ISABELLE.

ORES, qu'un ſi beau jour reluit,
Pourquoi ſommeillez-vous, ma Belle?

L'EPOUSÉE.

C'eſt que je ſais bien, Iſabelle,
Qu'il me faut veiller cette nuit.

EPIGRAMME

A un homme impuiſſant, qui avoit épouſé une belle Demoiſelle.

O le plus foible des humains!
Par la juſte loi des Romains,
Ta fraude eût bien été punie;
Car, comme infiniment méchans,
Ceux qui cultivoient mal leurs champs,
Etoient marqués d'ignominie.

AUTRE.

Paroles d'un frère à ſa ſœur qu'il trouve mariée à ſon retour.

Assure-toi qu'en arrivant
Je te méconnoiſſois, ma Belle:
Auſſi ne ſuis-je point, dit-elle,
Ce que j'étois auparavant.



ANNIBAL DE LORTIGUE.

Ce Poète avoit plus de réputation que *Maillet*, & peut-être encore moins de talent. Il a fait beaucoup, & à peine a-t-il pu nous fournir deux pages. Il étoit né d'une noble & ancienne famille, à Apt en Provence. Il étoit cadet, par conséquent peu riche ; mais l'amour-propre le consoloit de la fortune. Il dit quelque part :

Je suis cadet, vraiment je le confesse;
Mais j'ai mille vertus en ce monde hérité....
Je ne suis que cadet, mais mon courage aspire
De régir quelque jour le sceptre d'un empire...

On voit que la modestie n'étoit pas le caractère distinctif d'Annibal de Lortigue. Il dit ailleurs ;

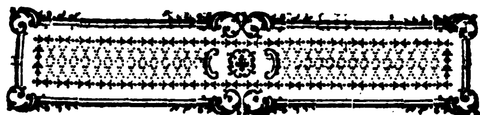
J'écris à ma façon ; nos neveux pourront lire

Les vers que j'ai chantés ou ſonnés ſur ma lyre,
Qui ne craignent la mort, le tems, ni les deſtins....

Il avoue qu'il ne connoiſſoit pas les anciens; & ſes vers le prouvent encore mieux qu'il ne le dit.

Annibal de Lortigue fut marié; & il voyagea dans toutes les Cours de l'Europe, dont il a fait des portraits aſſez ſatiriques. Il avoit pris le parti des armes. La date de ſa mort eſt inconnue comme celle de ſa naiſſance; il paroît ſeulement qu'il mourut dans un âge fort avancé.





ANNIBAL DE LORTIGUE.

SONNET.

Si le Ciel m'eût fait naître aux vieux siècles passés,
Mon vers seroit plus grave & digne de mérite;
Car le siècle dernier, le premier siècle imite:
C'est la gloire de ceux qui nous ont devancés.

Nous déterrons les os de ces vieux trépassés;
Ecrivant à tous coups une chose décrite,
On redit mille fois une phrase redite;
Car tous les mots nouveaux ont été prononcés.

Le Rhodien Homère, Euripide, Virgile,
Horace, Ovide encore, & mille autres & mille,
Ont du divin Parnasse emporté tout l'honneur.

Moi, qui les vais suivant, indigent je m'amuse
A joncher les épis, relique de leur Muse,
Comme un glaneur timide après le moissonneur.



SUR
LA MORT DE FRONCY.

Dès que la cruelle Clothon
Eut fait descendre chez Pluton
Ce grand chevalier de Cyprine,
Le Roi de l'Empire obscurci
Cacha la belle Proserpine,
Craignant la fougue de Froncy.



FRANÇOIS DE ROSSET.

Ce Poète n'étoit pas plus modeste que le précédent; c'est qu'il étoit à peu près de même *force* que lui. Malheur à qui osoit ne pas admirer ses vers! Voici ce qu'il dit d'un critique, assez téméraire pour y trouver des fautes:

Ce sot qui méprise mes vers,
Qui toujours hoche de travers
Ma Muse écrite dans mes roles,
Comme étant du tout imparfait,
Fait des paroles sans effet,
Moi des effets & des paroles.

Il faut avouer que Malherbe, en disant avec raison,

Ce que Malherbe écrit dure éternellement,

a fait dire bien des sotises aux Poètes qui sont venus après lui. De Rosset n'auroit pas publié ses vers, qui traitent des *douze*

beautés de Philis, si, par le vol d'un ami, ils n'eussent déja vu le jour. De Rosset avoit là un bien perfide ami!

Ce Poète étoit aussi Provençal. Il a fait plusieurs Romans; & il a traduit l'Arioste. Ce qu'il y a de cruel pour ceux qui, comme nous, sont obligés de lire les Bibliothèques poétiques, c'est que les plus mauvais Poètes sont toujours les plus féconds.





FRANÇOIS DE ROSSET.

POUR LE DUC DE ROUENOIS,

Qui étoit Jules César au carousel de 1612.

AU ROI.

Je sors de cette obscure nuit
D'où le soleil jamais ne luit,
Pour voir ce magnanime Prince,
Louis, qui sera quelque jour
De l'univers une province,
Ou par armes, ou par amour.

Bien que je sois ce grand Romain
Qui, par la force de sa main,
A subjugué toute la terre,
Je viens pour recevoir sa loi,
Sachant que le Dieu de la guerre
La doit recevoir comme moi.

Déja l'infidelle Croissant
Est devenu si pâlissant
Pour la conquête, qu'à ses armes
Un fameux oracle promet,
Que les Turcs en baignent de larmes
Le sépulcre de Mahomet.

Lorsque son bras puissant & fort
Lancera les traits de la mort,
Et dissipera leur armée,
Je veux alors être à mon Roi,
Ce qu'en la plaine d'Idumée
Renaud étoit à Godefroi.

Prince, l'unique soin des cieux,
Rare merveille de nos yeux,
Quel Monarque se pourra dire
Être en grandeur votre pareil,
Si l'on doit voir sur votre empire
Mourir, & naître le soleil?



J. D. B.

Voici encore un Auteur tout-à-fait ignoré, & qui étoit né avec un talent vraiment poétique. Nous n'avons pu découvrir que les lettres initiales de son nom; & nous ne connoissons aucun Bibliographe qui ait fait mention de lui, tandis que tant de pitoyables Poetes ont obtenu dans leurs Annales des articles très-étendus. Nous osons nous flatter que nos Lecteurs, en lisant les pieces qu'il nous a fournies, conviendront que personne n'a plus vivement senti, que l'essence de la Poésie étoit de peindre & d'animer tout. Il a peu de pièces où ce talent ne domine; & dans celles que nous avons rejetées, nous avons eu souvent à regretter des beautés du premier ordre. Son expression est presque toujours créée; & il ne raconte jamais, sans chercher à peindre. Dans

une pièce qui a pour titre *L'Allée*, le Poète s'enfonce dans les bois: Je te laiſſe, dit-il à un ami,

Je te laiſſe le grand berceau,
Les lauriers toujours verts, les ſaules, les ruiſſeaux;
Mais je garde ces bois, comme mes chers complices.

Vois-tu pas comme à notre abord
Ils font un généreux effort
Pour nous protéger de leur ombre?
Que ces aimables grenadiers,
Preſſant leurs tendres bras parmi ces hauts figuiers,
Pour nous mettre à couvert, ont des feuilles ſans nombre?

Et vous, figuiers ambitieux,
Qui ſemblez menacer les cieux
Par le haut ſommet de vos têtes;
En êtes-vous moins précieux,
Et ne tendez-vous pas vos bras officieux,
Pour enrichir nos mains de vos riches conquêtes?

Tircis, vois-tu ces globes verts,
Qui déja paroiſſent ouverts
En mille endroits de ces feuillages?
Vois-tu que les figuiers chargés

N'ont plus d'autre desir, que se voir soulagés
De ce fardeau chéri qui courbe leur ramage ?

Ailleurs, pour peindre le jour naissant,

La Nuit, de crainte s'envole,
Changeant en course ses pas,
Et va sous un autre pole
Porter l'ombre du trépas.

Sous l'ombrage de ses voiles,
Qu'elle resserre en courant,
Elle cache les étoiles
Qui la suivent en mourant, &c.

Si la critique peut trouver à redire à ces vers-là, elle ne pourra s'empêcher au moins d'y voir par-tout une intention poëtique. Mais, comme dans ce siècle le génie n'étoit pas encore éclairé par le goût ; ce Poète alloit quelquefois au-delà ; & il péche souvent par l'abus de la Poésie. Par exemple, après avoir dit au grenadier, foible arbuste qui, comme on sait, donne un fruit extrêmement gros,

Sans doute ta branche pressée,
Sous le faix de ce fruit charmant,
Indigne de cet ornement,
De honte se tient abaissée:
Elle courbe de tous côtés
Les plis de ses membres voutés
Sous le fardeau qu'elle a vu naître,
Etonnée, aussi bien que moi,
Que ce fruit que tu fais paroître,
Ait pris sa naissance de toi.

Il se met à peindre les grains que renferme son fruit:

Chacun est rangé sur sa file,
Et n'ose sur l'autre avancer;
Tous savent si bien s'agencer,
Qu'on ne connoît le plus habile:
Leur étude & leur volupté
Est d'ôter l'inégalité
Qui blesseroit leur ressemblance, &c.

Cela s'appelle abuser de la Poésie. Après cette peinture minutieuse, il conclut que les grains du grenadier doivent nous apprendre à nous guérir de l'ambition. On

conviendra, que cette moralité vient d'un peu loin; & c'eſt encore là un des défauts de ce Poète. Comme il veut clouer de la morale à chacun de ſes petits Poèmes, l'application en eſt quelquefois un peu tirée. Au reſte, ſes Poéſies, qui ſont peu nombreuſes, donnent un vrai plaiſir aux Lecteurs, pour qui des fautes de goût n'anéantiſſent pas le ſentiment des véritables beautés.

J. D. B a imité auſſi le fameux Poème du Phénix, que preſque tous les Poètes du temps ont traduit en françois. Nous n'avons pas cru devoir faire uſage de ſon imitation, qui eſt en forme d'Ode. Nous allons en citer une Strophe, qui nous a paru noblement & poétiquement écrite.

Ainſi l'oiſeau las de vivre,
Ne tendant plus qu'à mourir,
Croit que ce jour le délivre,
Qui le doit faire périr.

Sur l'arbre le plus célèbre,
Il bâtit son lit funèbre
De mille bois odorans;
D'un ardent soin il entasse
L'encens, la myrrhe & la casse,
Les richesses des mourans.





J. D. B.

LES PRAIRIES,

ODE.

PENSER A LA MORT.

Ou font ces campagnes fleuries,
Brillantes de mille couleurs?
Où font les innocentes fleurs
De tant d'agréables prairies?
Quelle cruauté du deftin,
Trop defireufe de butin,
A ravagé ces belles herbes?
La Mort pouvoit mieux fe fouler,
Renverfant les villes fuperbes,
Qu'en venant mes herbes fouler.

Chéres herbes, votre baffeffe
Vous devoit défendre du fort;
Vous deviez adoucir la mort
Par votre naiffante tendreffe:
Vos fleurs & leur chafte beauté
Devoient ramollir la fierté

De cette implacable Mégère ;
Mais la laideur, ni les attraits,
Ni le bonheur, ni la misère,
Ne peuvent émousser ses traits.

Votre tapis de sa verdure
Couvroit l'enclos de ce vallon,
Epandant ses bords tout le long
De ce théâtre de nature ;
Le Ciel me paroissoit jaloux
Des longs poils de ce beau velours
Qui paroit vos longues échines ;
La terre, pour tant d'ornement,
N'avoit donné que peu d'épines,
Qu'elle donne ailleurs largement.

La Nymphe qui fait les fontaines,
S'accommodant à ce dessein,
Répandoit de son ample sein
La blanche liqueur de ses veines ;
Elle s'écouloit en ruisseaux,
Qui portoient leurs aimables eaux
Parmi ces étoiles vivantes ;
Et, pour leur maintenir le teint,
Souvent de ses perles mouvantes,
Elle leur offroit le butin.

Le frais de ce crystal liquide,
D'une file de saules verts,

Dont tous ses bords étoient couverts,
Défendoit l'onde moins rapide;
L'arbre se courboit à demi,
Pour embrasser ce cher ami,
Le soutien de sa douce vie;
Par un rare consentement,
Chacun témoignoit son envie
De s'aider mutuellement.

Maintenant, toutes ces richesses,
Tristes dépouilles du cercueil,
Ne me sont que sujets de deuil,
Pour tant d'innocentes caresses:
L'acier rigoureux d'une faulx
A renversé tous les travaux
Dont Flore tiroit son estime;
Cet émail si net & si frais,
Que la mort a pris pour victime,
Se change en funeste cyprès.

De ces campagnes désolées
Le visage me fait horreur;
Mon ame est pleine de terreur,
Pour tant de beautés immolées:
La Mort, d'un regard furieux,
Par-tout se présente à mes yeux,
En quelque lieu que je les tourne;
Et, perdant de si chers appas,

Elle me dit qu'elle séjourne
Ici comme dans les combats.

C'est donc là, funeste dépouille,
C'est votre charmant entretien,
De dire qu'il n'est point de bien
Que cette cruelle ne fouille;
Que de son javelot perçant,
Elevé d'un bras menaçant,
On ne peut délivrer personne;
Et que la tendre fleur des ans,
Ni le sceptre, ni la couronne,
N'en parurent jamais exempts.

Que votre avis m'est profitable!
Que j'aime cette vérité!
Que votre triste nudité,
Maintenant me paroît aimable!
Vous me dites qu'il faut mourir;
Que rien ne me peut secourir
Contre ce coup inévitable;
Et que nos jours, dans un moment,
Par un revers épouvantable,
Peuvent se joindre au monument.

Dites-le toujours, chères herbes,
Qu'on ne peut éviter la mort,
Que c'est le naufrage, ou le port
Qui finit nos courses superbes;

Dites, mais efficacement,
Que la vie eſt un vêtement,
Qu'on doit dépouiller à toute heure;
Que la jeuneſſe peut périr;
Qu'il n'eſt moment où je ne meure,
Puiſqu'en chacun je puis mourir.

ODE.

AIMER DIEU SUR TOUT.

PROFOND océan de lumière,
Œil du monde, père du jour,
Plaiſir de ce mortel ſéjour,
Infatigable en ta carrière;
Meſure infaillible du temps,
Maître des ſaiſons & des ans,
Epoux chaſte de la nature;
Roi des fleurs, monarque des fruits,
De qui tout prend ſa nourriture,
Qui même fais briller les nuits:

Sans toi, les épaiſſes ténèbres
Feroient de la terre un cercueil;
L'air ſeroit tout couvert de deuil,
L'eau prendroit ſes habits funèbres;
Les cieux, de mille couleurs peints,
Pleureroient leurs flambeaux éteints

Par la perte de ta lumière ;
On verroit tomber ce grand corps
Dans la confusion première,
Qui précéda ses beaux accords.

Les riches saisons dépitées
Ne paroîtroient plus à leur tour ;
Elles ne feroient plus la cour
A nos campagnes rebutées :
En tout temps, les tristes hivers,
De frimats & d'horreurs couverts,
Tiendroient nos demeures captives ;
L'air seroit chargé de glaçons ;
Les fleuves bridés dans leurs rives
Rejetteroient nos hameçons.



LA VIOLETTE,

ODE.

AVANTAGE DE L'HUMILITÉ.

PETITE aurore du monde,
Meſſagère du printemps,
Avant-çourière du temps
Qui rends la terre féconde;
Premier eſpoir de ſes maux,
Soulagement des travaux
Dont Aquilon la tourmente;
Chère fille du Soleil,
Par qui cet aſtre ſe vante
D'avoir chaſſé le ſommeil;

Dis-moi, d'où te vient l'audace
De chercher ſitôt le jour?
Sais-tu bien que ce ſéjour
Peut encor voir de la glace?
L'hiver tient encor les champs;
L'arondelle de ſes chants
N'a point frappé notre oreille;
Et la biſe aux cheveux gris,
Si parfois elle ſommeille,
Rapelle tôt ſes eſprits.

Il eſt vrai que le grand aſtre,
Souffrant de notre douleur,
Anime un peu ſa chaleur
Pour vaincre notre déſaſtre;
Et qu'ennuyé de ce deuil,
Qui le tient dans le cercueil
Depuis le cours de trois lunes,
Chaſſant ce ſommeil de mort,
Il veut que nos infortunes
Se changent en meilleur ſort.

Mais les fâcheuſes gelées
N'ont pas repaſſé la mer;
Elles peuvent conſumer
Tes belles feuilles perlées;
L'air eſt encor refroidi;
Le monde encore engourdi
Demeure dans la ſouffrance,
Et les germes enterrés,
Vuides encor d'eſpérance,
Se tiennent plus reſſerrés.

D'où vient donc que tu t'expoſes
Au trait cruel de la mort?
Pourquoi, domptant ton effort,
N'attends-tu l'âge des roſes?
Aimes-tu ſi peu le jour?
As-tu pour lui tant d'amour,

Que pour le voir tu périſſes ?
Si tu veux te ménager,
Dans des momens plus propices
Tu vivras hors de danger.

Tu romps toutefois les portes
De ton auſtère priſon,
Et d'une douce ſaiſon
Les nouvelles tu nous portes :
Tu reſſembles cet oiſeau
Qui vint chargé du rameau
De la verdoyante olive,
Lorſque le tout n'étant qu'eau,
Noé cherchoit une rive,
Pour arrêter ſon bateau.

Ne crains point ; ta petiteſſe
Te défend des Aquilons ;
Et ces dangereux ballons
N'attaquent point ta baſſeſſe :
Ta mère le veut ainſi,
Pour amoindrir le ſouci
Qu'elle prend de ta naiſſance,
Connoiſſant que le haut pin
Eprouve la violence,
Dont ſe délivre le thym.

Ainſi, quoique de l'amande
Le fruit ſe perde ſouvent,

Contre l'âprêté du vent
Que rien ſa fleur ne défende:
Seule parmi les friſſons
Des renouvelés glaçons
Tu gardes ton améthyſte:
La neige, par ſa froideur,
Ne peut diſſiper la piſte
Que marque ta douce odeur.

Agréable Violette,
Tableau de l'humilité,
Fais que de ma vanité
L'enflure à tous ſe ſoumette;
Qu'avouant ce que je ſuis,
Connoiſſant ce que je puis,
Je me tienne contre terre;
Qu'aſſuré ſous ce rempart,
Je ne craigne point la guerre,
Où le monde a tant de part.



LES FORÊTS,

ODE.

AIMER LA SOLITUDE.

GRANDS arbres, de qui les années
Sont vieilles dans mon souvenir,
Et qui d'un long temps à venir
A peine seront terminées:
Vieux chênes, qui de vos rameaux
Préparez aux foibles oiseaux
L'assurance d'une retraite;
Chez qui trouve leur pauvreté
Une demeure toujours prête
A pourvoir à leur sûreté;

Amples troncs, d'un vert édifice
Aimable & solide soutien;
Corps vivans, qui ne devez rien
Aux doctes soins de l'artifice:
Prenez sous l'ombre de vos bras
Un esprit lassé du tracas
Qu'apporte le soin des affaires;
Modérez ses tristes ennuis
Par vos entretiens solitaires,
Et par le charme de vos nuits.

Il me ſemble déjà que l'ombre
Qui vous dérobe à la clarté,
Par ſon aimable obſcurité,
Diſſipe mon humeur plus ſombre;
Que le ſentiment de mon mal
Trouve ſon remède fatal
Dans l'abſence de la lumière;
Et que, ſous ces nuages verts,
Mon eſprit voit une matière
Digne des plus ſublimes vers.

Ces branches en l'air étendues
Ne donnent point de place au jour;
Elles défendent ce ſéjour
Par leurs arcades ſuſpendues:
Pompeuſes en leur ornement,
Elles ont un riche ciment
Dans les feuilles de leur ramage;
De ces petits peuples preſſés,
Elles font un épais nuage,
D'où les rayons ſont repouſſés.

Le ſoleil, jaloux de ſa gloire,
Darde la pointe de ſes feux,
Sur ce vert tiſſu de cheveux
Prétendant une ample victoire;
Mais les rameaux entrelaſſés,
Dans leur feuillage ramaſſés,

Font

Font une si bonne défense,
Que ses javelots & ses dards
Ne peuvent, malgré sa puissance,
Forcer ces mobiles remparts.

Le zéphir de sa douce haleine
Soulage l'ardeur du combat;
La branche doucement s'abat,
Et prend plaisir à cette peine;
La feuille s'ouvre à ses soupirs,
Et, s'accommodant aux desirs
De ce souffle qui lui rend l'ame;
Elle le conduit mollement,
Sans donner passage à la flâme,
Dans son plus riche appartement.

Les oiseaux, ravis d'un langage
Dont ils sentent les voluptés,
Par ce mouvement excités,
De la voix reprennent l'usage;
Ils joignent leurs douces chansons
Au branlement de leurs maisons,
Qui mignardement les balance;
Et du mouvement de leurs toits,
Ils font une rare cadence,
Qui s'accorde au ton de la voix.

La terre couverte de mousse,
Agréable sous ce veloux,

Etend ce qu'il a de plus doux
Sur les petits rocs qu'elle émousse;
Ils en font un siège plus mol,
Et prêtent doucement le col
A la toison qui les habille;
Elle, pleine de gaieté,
Etend ses bras, & s'éparpille
Sur le rocher qu'elle a dompté.

En ce lieu, le sage Silence
Découvre à loisir son secret,
Et rien à ce Dieu si discret
Ne fait ici de violence:
Il y jouit d'un doux repos;
Ecoutons ces muets propos,
Pour en faire une douce étude;
Et, par ses leçons régentés,
Demandons à la solitude
Le repos qui fuit les cités.



ISAAC DU RYER.

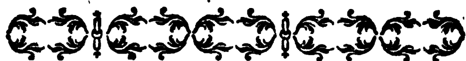
Il paroît que ce Poète eut à se plaindre de la fortune ; du moins il s'en plaint beaucoup dans ses Poésies, quoiqu'elles ne soient pas toujours dépourvues d'enjouement. Il nous apprend qu'il avoit été Secrétaire du Duc de Bellegarde, & qu'il quitta celui qu'il appelle son maître. Voici à quelle occasion. Il raconte qu'étant choisi pour accompagner le Duc à Florence, il vit son nom effacé de la liste, & que le ressentiment lui fit prendre sur le champ le parti de la retraite. Il s'en repentit dans la suite, mais trop tard. Il paroît qu'il quitta le Duc de Bellegarde d'une manière un peu vive ; &, sans qu'il s'explique là-dessus avec clarté, on croiroit presque qu'il le fit assigner pour des apppointemens qui pouvoient lui être

dûs; car il dit en apostrophant la *pauvreté*,

Et tu as tellement signalé ma misère,
Que ce que le respect me défendoit de faire,
Séduit par un *sergent*, je l'ai fait contre lui.

c'est-à-dire contre le Duc de Bellegarde. Du Ryer avoit demeuré sept ans à son service. Il se maria, & fut père de Pierre Du Ryer, de l'Académie Françoise. Son Recueil est intitulé : *Le Temps perdu, & Gaietés d'Isaac Du Ryer, nouvellement mis en lumière*. Sa Poésie est sans caractère, & son style est négligé. Il a fait aussi trois pastorales : *la Vengeance des Satires, le Mariage d'amour*, & *les Amours contraires*.





ISAAC DU RYER.

REMERCIMENT AUX CÉLESTINS.

VOICI ce que je viens de faire ;
C'eſt un petit remerciment :
Ma Muſe ne ſe peut plus taire,
Après un ſi bon traitement.

Mais y a-t-il Poète au monde
(Fût-il en ſon art tout parfait)
Qui vous faſſe un vers qui réponde
Au feſtin que vous avez fait ?

Vous avez deux ſoins que je priſe,
Dont ſe moquent vos ennemis ;
De bien ſervir Dieu à l'Egliſe,
Et de bien traiter vos amis.



TOMBEAU
DU S^r DE LONGARS,
Enſeigne d'une Compagnie.
SONNET.

LONGARS eſt mort ! ce jeune enfant de Mars,
La mort l'a pris en ſa tendre jeuneſſe,
Lorſque déja une prompte hardieſſe
Rendoit ſon nom connu de toutes parts.

Le ſeul deſir, & le but de Longars
Etoit la mort, non cette mort traîtreſſe,
Mais une mort digne de ſaproueſſe,
Qu'il eût cherchée au milieu des haſards.

Vous ſes amis, qui deſſus vos viſages
Prouvez à tous par de sûrs témoignages
Que vous plaignez un ſi ſoudain trépas,

Ne pleurez plus : ceſſez, chers camarades,
D'étonner l'air de tant de mouſquetades ;
Car tout ce bruit ne l'éveillera pas.



REGRETS SUR LA MORT D'UN COQ.

HÉLAS ! ma voisine ma mie,
Mon pauvre coq n'est plus en vie ;
Mon coq qui fut si glorieux ;
Dont le renom vole en tous lieux ;
Qui étoit de la grande engeance ;
Le plus hardi qui fût en France,
Et qui, monté sur ses argots,
Faisoit trembler les autres coqs.
Mon coq qui portoit sur sa tête
Une grande & horrible crête,
Telle que la porte un dieu Mars,
Marchant au front de ses soldars :
Mon coq, qui eût été plus digne,
S'il eût lors vécu, que le Cygne
En qui Jupin se transformoit,
Pour tromper celle qu'il aimoit :
Bref, mon coq, des coqs l'Alexandre,
N'est plus rien maintenant que cendre.
Mais c'est en vain que je me plains,
Que je lamente & joins les mains,
Puisque cette cruelle en somme
N'épargne ni bête, ni homme,

Et que jamais elle ne rend
Qu'en poudre & vers ce qu'elle prend.
Et vous ſes compagnes fidèles,
Qui maintenant traînez les ailes,
Pour ne ſentir plus deſſus vous
Les gros argots de votre époux,
Qui d'aiſe vous rendoit pâmées
Deſſous ſes ailes enfermées,
J'ai beau, pour vos cris appaiſer,
L'une après l'autre vous baiſer;
Ni grain, ni pain, ni friandiſes,
Ni careſſes, ni mignardiſes,
Ne pourront faire que ce deuil
Ne vous ſuive juſqu'au cercueil;
Vos œufs feront de couleur noire,
Plutôt qu'en perdiez la mémoire.
Mais faut-il tant ſe déſoler?
Encor faut-il ſe conſoler,
Et prendre en gré les infortunes,
Puiſqu'elles ſont à tous communes.
Hé bien! c'eſt un coq qui eſt mort,
Telle eſt la volonté du ſort:
N'en ſauroit-on trouver un autre?
Non, qui ſoit fait comme le vôtre;
Et puis, quand on en trouveroit,
Votre lien fut ſi étroit,
Que plutôt qu'un autre vous coche,
Vous permettrez qu'on vous embroche.



SONNET

A UN RECEVEUR GÉNÉRAL.

MONSIEUR, si le loisir me le vouloit permettre,
Si j'avois de l'esprit & de l'entendement,
Car on n'a point d'esprit, quand on n'a point d'argent,
Je me délecterois à faire mieux peut-être.

Mais tout incontinent qu'il vous aura plu mettre
Cent écus dans ma main, suivant mon mandement,
Alors vous me verrez composer doctement,
Et ces cent écus-là m'y rendront fort bon maître.

Je chanterai plus haut, mon style j'enflerai,
Et mille beaux Sonnets je vous consacrerai;
Voilà pour cent écus, ce me semble, un bel offre.

Que si vous ne trouvez celui-ci bien limé,
C'est vous qui en devez tout seul être blâmé,
Qui tenez mon esprit enfermé dans un coffre.



QUILLEBOISES.

QUAND l'homme eſt en proſpérité,
Il voudroit toujours être en vie;
Quand il eſt en adverſité,
La mort eſt toute ſon envie;

Mais s'il la voyoit devant ſoi,
En ſon adverſité plus grande,
Il lui diroit : Recule-toi,
Ce n'eſt pas toi que je demande.

J'aime bien mieux, lui diroit-il,
Voir toujours la belle lumière,
Incommodé, pauvre, inutil,
Que ne voir goute en une bière.



PIERRE FORGET,

SIEUR

DE LA PICARDIERE.

Ce Poète eut de ſon vivant quelque réputation. Il s'étoit jeté dans les affaires politiques; il prend le titre de Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'Etat & privé, & d'un de ſes Maîtres d'Hôtel ordinaires; & l'on voit qu'il fit un voyage à Conſtantinople, en qualité d'*Agent pour les affaires du Roi.* On lui donne ailleurs celle de Secrétaire de la Chambre du Roi & de ſes Finances. Envoyé auprès de pluſieurs Princes d'Allemagne, il fut pendant quelque temps généalogiſte de l'Ordre de S. Michel.

Forget s'eſt montré courtiſan dans ſon *Hymne de la Reine régente, mère du Roi*

Louis XIII, & moralifte dans fes *Sentimens univerfels*. Ce dernier ouvrage, le plus eftimable qui foit forti de fa plume, eft un Recueil de Quatrains, dans le goût de ceux de Pibrac & de quelques autres Poètes dont nous avons parlé. On fent que tout un volume de Quatrains, qui n'ont aucune liaifon entre eux, doit être monotone & fatigant. Il faut pourtant avouer qu'il y a des idées dans ceux de Forget, & qu'il n'y manque fouvent que le charme du ftyle. On voit par fa Préface, qu'ils furent publiés en fon abfence, quoique de fon aveu; & qu'au retour de fes voyages, ayant appris que l'ouvrage avoit été accueilli, il le retoucha, & le dédia au Cardinal de Richelieu.

On trouve auffi de lui, dans les *Délices de la Poéfie Françoife*, quelques Poéfies amoureufes qui n'ont pu rien fournir à notre Recueil.



PIERRE FORGET,

SIEUR

DE LA PICARDIERE.

SONNET.

De qui me dois-je plaindre, ou des cieux ennemis,
Ou bien de cette belle & déloyale Amante,
Quand je ressens l'excès du mal qui me tourmente,
Et repense au forfait que l'ingrate a commis ?

Oublier un amour si saintement promis,
Sans couleur de raison, ni de cause apparente,
Comme si l'inconstance étoit indifférente,
Et que le faux serment fût un acte permis !

Mais arrive le jour que quelqu'autre me venge,
Qui lui manque d'amour, & lui rende le change
D'avoir trompé la foi d'un amant si parfait ;

Que, se voyant traitée ainsi qu'elle me traite,
Elle juge en autrui la faute qu'elle a faite,
Et ressente en son mal celui qu'elle m'a fait !



SONNET.

Le mal m'outrage trop, je ne m'en saurois taire,
Et les ressentimens ne s'en peuvent passer.
O perfide Cloris, hé! qui vous peut forcer
De promettre une chose, & faire le contraire?

Mais quoi, c'est de son ame un effet ordinaire,
Et mon cœur ne s'en peut justement offenser;
Car, bien qu'elle jurât, devois-je pas penser
Que la foi d'une fille est chose imaginaire?

La constance en amour, dont elles parlent tant,
Sert & d'ombre & de fard à leur cœur inconstant,
Puisque le changement est leur plus grande gloire;

Et leur fidélité, si l'on croit aux effets,
Est comme le Phénix une fable en l'histoire,
De qui l'on parle assez, & qu'on ne vit jamais.



QUATRAINS.

I.

C'EST une efpèce de merveille,
Dont il eft cent mille témoins,
Que, qui plus hardiment confeille,
Le plus fouvent en fait le moins :

II.

Mais, comme la beauté nous plaît,
Sans juger en quelle perfonne,
Prends un confeil par ce qu'il eft,
Et non par celui qui le donne.

III.

Nul chez foi ne doit rien fouffrir,
Qu'il craigne que les hommes fachent :
Les maifons nous doivent couvrir,
Il ne faut pas qu'elles nous cachent.

IV.

C'eft une infirmité fecrette,
Qu'on a peine d'imaginer,
Que l'injure qu'un homme a faite,
Il ne la puiffe pardonner.

V.

Le médire eſt un acte indigne ;
Et c'eſt faire, ſelon mon ſens,
Offenſe également inſigne,
Bleſſer les morts ou les abſens.

VI.

Ce n'eſt que peine & que triſteſſe
Des biens qu'on acquiert ici bas,
Et la richeſſe n'eſt richeſſe
Que pour celui qui ne l'a pas.

VII.

L'avare en deſirs ſe conſomme,
Quelques biens qu'il ait amaſſés ;
Et la fortune donne à l'homme
Souvent trop, & jamais aſſez.

VIII.

Jouis, & te vas repaiſſant
Des plaiſirs permis à ton âge ;
Mais que ce ſoit comme un paſſant
Que rien n'arrête en ſon voyage :

IX.

Et bien que le monde te prie,
N'y fais aucun deſſein d'amour,
Non plus que dans l'hôtellerie
Dont tu pars dès le point du jour.

X.

Qui premier a rendu vénal
Le miniſtère de Juſtice,
Au plus ſaint lieu du tribunal,
A mis la fraude & l'avarice;

X I.

Car, ſans bleſſer l'homme de bien,
Ni quelque reſpect qu'il prétende,
Il ſe peut dire qu'il n'eſt rien
Qui s'achète, qui ne ſe vende.

X I I.

Il faut, pour arriver contens
Au point d'une heureuſe vieilleſſe,
Et pour être jeune long-temps,
Faire les vieux dès la jeuneſſe.

X I I I.

Un bien de médiocre ſomme,
Suffiſant au juſte repas,
Eſt aſſez pour un honnête homme,
Et c'eſt trop pour qui ne l'eſt pas.

X I V.

Heureux qui peut vivre ſeulet,
Sans affecter le nom de maître,
Et qui ſe paſſe de valet,
Afin de ſe paſſer de l'être!

XV.

C'eſt un ordre en la vie humaine,
Que tout gît à bien commencer ;
Peu de bien s'acquiert à grand'peine,
Et les grands biens ſans y penſer.

XVI.

Au bienfaiteur un prix eſt dû ;
Mais tout bien dont l'Auteur ſe vante,
Eſt un parfum dont la vertu
Se perd auſſitôt qu'il s'évente.

XVII.

Tiens le paſſé comme perdu
Près des Grands, où l'on doit prétendre
Moins pour le ſervice rendu,
Que pour celui qu'on y peut rendre.

XVIII.

Il n'eſt point d'aſpect de viſage
Qui s'attire tant de froideur,
Ni de plus ſiniſtre préſage,
Que d'être vieux & demandeur.

XIX.

Bien que deux puiſſans Potentats
De ſang s'attachent & s'allient,
Jamais pourtant ni leurs Etats,
Ni leur grandeur, ne ſe marient.

XX.

Es-tu mal? il ne faut rien dire;
Quand tu ferois encore pis,
Souffre le joug, ou te retire;
Et fais les lois, ou les ſubis.

XXI.

Ces vains devoirs qu'on rend aux corps
Qui deſſous la tombe deſcendent,
Sont inutiles pour les morts,
Et ne vont qu'à ceux qui les rendent.

XXII.

Toi qui te plais au labourage,
Crois le ſage qui t'avertit:
Eſtime le grand héritage,
Et n'en cultive qu'un petit.

XXIII.

Il n'eſt point de ſi rude accueil,
Ni d'incivilité plus grande,
Ni de plus inſultant orgueil,
Que d'un eſclave qui commande.

XXIV.

Comme il eſt bon de reculer
Pour faire un effort tout contraire,
Qui veut apprendre à bien parler,
Il doit apprendre à ſe bien taire.

XXV.

Le ſerpent que tu vois gliſſer,
Elevant ſa tête ſuperbe,
Menace moins de te bleſſer,
Que celui qui coule ſous l'herbe.



FRANÇOIS MAYNARD.

Nous voici bientôt parvenus au temps où les Poètes que nous offrirons à nos Lecteurs n'auront besoin que de l'équité de leurs juges, sans avoir à réclamer leur indulgence. François Maynard est un des anciens Poètes qui, par le style, ressemblent le plus aux modernes. Il est remarquable par la clarté & la netteté de son expression, qui ne sent jamais le travail ou la gêne; & c'est un des points sur lesquels il est bien supérieur à ceux qui l'ont précédé, & à presque tous ses contemporains. Cette clarté étoit en lui un don de la nature, & une suite de ses principes. On raconte à cette occasion une Anecdote que nous allons transcrire ici. *Il me souvient* (c'est Pélisson qui parle,) *qu'un jour que j'allai le voir, je le trouvai qu'il écoutoit*

des vers de son fils, qui lui en faisoit la lecture. Il vint à un lieu où il y avoit je ne sais quel mot hors de sa place naturelle, qui faisoit quelque espèce d'équivoque, se pouvant rapporter également à ce qui suivoit, & à ce qui précédoit. La force du sens pourtant ôtoit la difficulté, & le passage étoit assez clair. Il se le fit lire trois fois, feignant de ne le pouvoir entendre; & enfin s'adressant à son fils: Ah! mon fils, dit-il, à cette fois-là, vous n'êtes pas Maynard! car ils n'ont pas accoutumé de ranger leurs paroles de cette sorte.

On remarque dans les vers de Maynard, non-seulement les progrès de la langue, mais ceux du goût, qui lui avoit déja appris à ennoblir un mot bas par la manière de l'employer, & à changer de ton avec grace, ou, comme a dit Boileau,

> D'une voix légère,
> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Il avoit de l'élégance, de l'amabilité; & il ſavoit railler finement : auſſi a-t-il parfaitement réuſſi dans l'Epigramme; & c'eſt-là ſur-tout ce qui avoit fait ſa réputation. On aſſure qu'un Préſident du Parlement de Toulouſe, nommé *Caminade*, lui donnoit tous les ans un Martial pour ſes étrennes.

Ses Sonnets, qui ont moins de réputation que ſes Epigrammes, prouvent quelquefois contre Malherbe, qui faiſoit cas de Maynard, mais qui l'accuſoit de manquer de force. Il s'eſt permis dans ce genre de Poëme, une irrégularité qu'on n'a pas manqué de lui reprocher fort gravement; c'eſt d'avoir fait rimer diverſement les deux Quatrains, contre la règle du Sonnet; mais en revanche c'eſt lui qui, le premier, introduiſit dans les Strophes ou Stances, l'uſage de faire une pauſe au troiſième vers dans celles de ſix vers, & une au ſeptième

dans les Stances de dix, outre la pause du quatrième; & Malherbe, qui d'abord n'avoit pas observé ces repos, s'asservit lui-même à cette innovation.

François Maynard, fils d'un Conseiller d'Etat, en eut aussi le brevet lui-même avant sa mort. Il fut Président au Présidial d'Aurillac; mais c'est bien moins comme Magistrat, que comme Poète, qu'il a immortalisé son nom. Il naquit à Toulouse; & étant venu de bonne heure à la Cour, il y fut Secrétaire de la Reine Marguerite. Il étoit d'une taille médiocre; mais il avoit l'extérieur aimable, & la conversation brillante. Ces avantages, joint à un grand fonds de droiture & de probité, lui valurent l'estime & l'amitié des personnes les plus recommandables de son siècle par le rang, la naissance ou les talens. En 1634, il accompagna François de Noailles, Comte d'Ayen,

d'Ayen, Ambassadeur du Roi à Rome; & c'est-là qu'il se lia étroitement avec le fameux Cardinal Bentivoglio. Il y gagna aussi les bonnes graces du Pape Urbain VIII, qui lui fit présent d'un exemplaire de ses Poésies latines.

Il paroît néanmoins que les succès de Maynard servirent peu à sa fortune; & que la bienveillance des Grands à son égard se bornoit à des complimens. Il s'en est plaint dans ses Poésies; & on lui reproche d'en avoir parlé trop souvent, quoiqu'il l'ait fait quelquefois en très-beaux vers. Tout le monde connoît ces Stances que nous avons insérées, & qui commencent par ce vers, *Armand, l'âge affoiblit mes yeux.* On sait qu'en les récitant au Cardinal *de Richelieu*, à qui elles sont adressées, quand il en fut aux quatre derniers vers, où il dit, en parlant du Roi François I, que le Poëte doit

bientôt aller joindre dans l'autre monde,

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens je reçus de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

le Cardinal répondit brusquement *rien*. Cette dure repartie est une espèce de bon mot que le Cardinal auroit dû sacrifier; il se seroit épargné une bonne Epigramme que Maynard eut le courage de lui adresser de son vivant, & qui commence ainsi:

Par vos humeurs le monde est gouverné, &c.

Quelques Ecrivains l'ont blâmé de s'être vengé du Cardinal après sa mort; mais, en lisant les Vers que nous désignons ici, on voit bien qu'ils sont adressés à une personne vivante.

Au reste, il faut avouer que les plaintes de Maynard sur sa fortune, sont assez souvent répétées, pour jeter de la monotonie

dans le Recueil de ſes Poéſies. Peut-être la grande fortune de Deſportes, qu'il avoit encore ſous les yeux, contribuoit-elle à ſes murmures réitérés; il étoit fâché de voir que ſes Vers n'étoient pas auſſi bien payés que ceux de ce Poète, à qui un ſimple Sonnet valoit des gratifications ou des abbayes.

Il eut plus à ſe louer du Chancelier Séguier que du Cardinal de Richelieu, comme on peut le voir par le Sonnet ſuivant.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

SONNET.

Qu'on ne me range plus entre les malcontens,
Qui diſent que Parnaſſe eſt un mont infertile;
Que ſervir Apollon n'eſt que perdre le temps,
Et qu'on n'apprend de lui qu'un métier inutile.

Séguier, je dois aimer les Vers que j'ai chantés;
Leur nombreuſe cadence a touché tes oreilles;
Ils t'ont parlé de moi, tu les as écoutés,
Et m'as, pour l'amour d'eux, ſurpayé de mes veilles.

Mon esprit satisfait ne demande plus rien :
Tu me portes si haut, & me traites si bien,
Qu'aujourd'hui mon bonheur passe mon espérance.

Que ta belle chimie étonne l'univers !
De cet âge de fer qui méprise les vers,
Tu fais un âge d'or aux Virgiles de France.

Maynard paroît n'avoir reçu d'autre bienfait du Roi, que son brevet de Conseiller d'Etat, qu'il reçut un peu avant sa mort. Il l'avoit sollicité par un dixain qui finit ainsi :

Je douterai de bien écrire,
Jusqu'à ce que de votre part
Un brevet me le vienne dire.

L'Académie Françoise le reçut vers 1632; celle des Jeux-Floraux, qui l'avoit aussi adopté, quoiqu'il n'eût gagné, ni même disputé les trois fleurs, décida qu'on lui feroit présent d'une *Minerve* d'argent, comme on avoit donné autrefois un *David* à Baïf, & un *Apollon* à Ronsard; mais les

Capitouls ayant négligé ou refusé de faire fondre la Minerve, le Poète fit contre eux l'Epigramme intitulée, *sur une Minerve d'argent, promise & non donnée.*

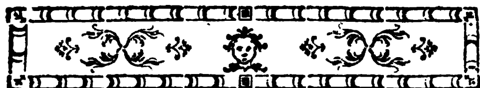
Si Maynard se plaignoit volontiers de ceux qui le négligeoient, le Sonnet que nous venons de citer prouve qu'il savoit aussi faire parler sa reconnoissance; & l'on voit en lisant ses Ouvrages, qu'abondamment pourvu de cette mobilité d'imagination si ordinaire aux Poëtes, il cédoit à l'impulsion du moment. Le ton dont il s'exprimoit sur ses Ouvrages étoit un thermomètre qui annonçoit ses chutes ou ses succès du moment. Tantôt il parle du cas que l'on fait de ses Vers, tantôt il déplore le discrédit de sa Muse.

Il avoit eu plusieurs fils. Il survécut à son aîné, qui donnoit les plus grandes espérances. Il parle souvent d'un autre fils, à

qui il a adressé des Stances que nous avons recueillies. Il mourut le 28 décembre 1646, âgé de soixante-quatre ans, dans sa province où il s'étoit retiré. Eclairé par les conseils d'une sage philosophie, il *avoit* renoncé aux promesses de la Cour, & même aux bienfaits de la fortune; & il avoit fait mettre cette inscription sur la porte de son cabinet:

Las d'espérer, & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer, ni la craindre.





FRANÇOIS MAYNARD.

EPIGRAMME.

TOUTES les fois que ton valet
Te demande ſes petits gages,
Tu prends ce pauvre homme au collet,
Et le noircis de mille ourrages.

Ceux qui t'ont prêté leur denier,
Le Suiſſe qui garde ta porte,
Ton Tailleur & ton Cuiſinier,
Sont traités de la même ſorte.

Maître ingrat, débiteur ſans foi,
Qui défends qu'on parle chez toi
De paiement & de ſalaire,

Ne te laiſſes jamais fléchir:
Le revenu de ta colère
Eſt capable de t'enrichir.



EPIGRAMME.

Je confesse que Catherine
Est savante, & n'ignore rien;
Mais un goût fait comme le mien
Aime mieux beauté que doctrine.

Je ne me saurois embrâser
D'une femme qui veut gloser
Sur le texte de l'Evangile.

J'aime l'innocent embonpoint
D'une idiote, & n'entends point
De baiser Platon, ni Virgile.

AUTRE.

Durant le jour, Lise n'a point
Faute d'appas, ni d'embonpoint;
Mais, la nuit, elle est un squelette:
Le visage qui l'embellit
Demeure dessus sa toilette,
Et n'entre jamais dans son lit.



LA BELLE VIEILLE.

ODE.

Cloris, que dans mon cœur j'ai ſi long-temps
ſervie,
Et que ma paſſion montre à tout l'Univers,
Ne veux-tu pas changer le deſtin de ma vie,
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers?

Euſſes-tu fait le vœu d'un éternel veuvage,
Pour l'honneur du mari que ton lit a perdu,
Et trouvé des Céſars dans ton haut parentage,
Ton amour eſt un bien qui m'eſt juſtement dû.

Qu'on a vu revenir de malheurs & de joies,
Qu'on a vu trébucher de Peuples & de Rois,
Qu'on a pleuré d'Hectors, qu'on a brûlé de Troies,
Depuis que mon courage a fléchi ſous tes loix!

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis ta conquête;
Huit luſtres ont ſuivi le jour que tu me pris;
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtains, & ſous des cheveux
gris.

I v

C'eſt de tes jeunes yeux que mon ardeur eſt née,
C'eſt de leurs premiers traits que je fus abattu ;
Mais, tant que tu brûlas du flambeau d'hyménée,
Mon amour ſe cacha pour plaire à ta vertu.

Je ſais de quel reſpect il faut que je t'honore,
Et mes reſſentimens ne l'ont pas violé ;
Si quelquefois j'ai dit le ſoin qui me dévore,
C'eſt à des confidens qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure,
Je me plains aux rochers, & demande conſeil
A ces vieilles forêts, dont l'épaiſſe verdure
Fait de ſi belles nuits en dépit du ſoleil.

L'ame pleine d'amour & de mélancolie,
Et couché ſur des fleurs & ſous des orangers,
J'ai montré ma bleſſure aux deux mers d'Italie,
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Ce fleuve impérieux à qui tout fit hommage,
Et dont Neptune même endura le mépris,
A ſu qu'en mon eſprit j'adorois ton image,
Au lieu de chercher Rome en ſes vaſtes débris.

La beauté qui te ſuit depuis ton premier âge,
Au déclin de tes jours ne veut pas te laiſſer ;
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton viſage,
En conſerve l'éclat, & craint de l'effacer.

Regarde ſans frayeur la fin de toutes choſes,
Conſulte le miroir avec des yeux contens:
On ne voit point tomber ni tes lis, ni tes roſes,
Et l'hiver de ta vie eſt ton ſecond printemps.

Pour moi, je cède aux ans, & ma tête chenue
M'apprend qu'il faut quitter les hommes & le jour;
Mon ſang ſe refroidit; ma force diminue;
Et je ſerois ſans feu, ſi j'étois ſans amour.

EPIGRAMME.

Mère de cent enfans, le galant qui vous offre
Le feu de ſes deſirs, & la foi de ſes vœux,
Fait ſemblant d'adorer l'argent de vos cheveux,
Pour ſe faire héritier de l'or de votre coffre.



SONNET.

Rome, qui sous tes pieds as vu toute la terre,
Ces deux fameux Héros, ces deux grands Conquérans
Qui, dans la Thessalie, achevèrent leur guerre,
Doivent être noircis du titre de tyrans.

Tu croyois que Pompée armoit pour te défendre,
Et qu'il étoit l'appui de ta félicité:
Un même esprit poussoit le beau-père & le gendre;
Tous deux ont combattu contre la liberté.

Si Jule fût tombé, l'autre, après sa victoire,
Par un nouveau triomphe eût abaissé ta gloire,
Et forcé tes Consuls d'accompagner son char.

Je les blâme tous deux d'avoir tiré l'épée,
Bien que le Ciel ait pris le parti de César,
Et que Caton soit mort dans celui de Pompée.



EPIGRAMME.

CE jaloux à barbe rasée
Ne chemine que par compas:
Vît-il sa maison embrasée,
Il n'en daigneroit faire un pas.

Lorsque devant lui je m'incline,
Saluant même son mulet,
Il me fait une triste mine,
Comme si j'étois son valet.

Jamais pourtant je ne m'en pique;
Car le bonhomme a bien raison
De me traiter en domestique,
Puisque je couche en sa maison.



EPIGRAMME.

FLEURIMONT adore tes charmes,
Et n'eſt pas de ces arrogans
Qui préfèrent l'honneur des armes
A celui de baiſer tes gants.

C'eſt trop duper ſon eſpérance ;
Hâte la fin de ſes ennuis :
Liſe, il n'eſt chevalier en France
Qui ſoit plus digne de tes nuits.

Ne crains jamais qu'il t'abandonne,
Pour aller gagner la couronne
Qui pare le front des guerriers :

Il s'éloigne des mouſquetades,
Et ſe contente des lauriers
Dont il a fait ſes paliſſades.



EPIGRAMME.

AMI, prenons le verre en main!
Buvons, le temps nous y convie:
Et que savons-nous si demain,
Est un des jours de notre vie?

La mort nous guette; & quand ses loix
Nous ont enfermés une fois
Au sein d'une fosse profonde,

Adieu bons vins & bons repas:
Apprends que l'on ne trouve pas
Des cabarets en l'autre monde.

AUTRE.

VEUX-TU que tes dîners ne me déplaisent pas?
N'y récite jamais ce qui part de tes veilles.
Ouir de mauvais vers durant un bon repas,
C'est contenter la gueule aux dépens de l'oreille.



EPIGRAMME.

CATIN, les Braves dont tu fors
Furent des vaillans héroïques,
Et les exploits de ces grands morts
Font le plus beau de nos chroniques.

Mais quoi, tu ne possèdes rien
Que ce qu'ils t'ont laiſſé de gloire;
Et ta mère dit que ton bien
Ne ſe trouve que dans l'hiſtoire.

Couſine du Pape & du Roi,
Cherche un autre mari que moi,
Avecque ton haut parentage.

Les palmes de tes devanciers
Ne mettront pas mon héritage
A couvert de mes créanciers.



EPIGRAMME.

Ce que ta plume produit
Eſt couvert de trop de voiles;
Ton diſcours eſt une nuit,
Veuve de Lune & d'Etoiles.

Mon ami, chaſſe bien loin
Cette noire rhétorique:
Tes ouvrages ont beſoin
D'un devin qui les explique.

Si ton eſprit veut cacher
Les belles choſes qu'il penſe,
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te ſervir du ſilence?



SONNET.

ANGUYEN jouit de la plus haute gloire
Que la Fortune & Mars peuvent donner;
L'Espagne en tremble, & croit que la Victoire
N'a des lauriers que pour le couronner.

Le demi-Dieu dont il prend sa naissance
A des clartés qui nous ont éblouis;
Tout ce qu'on cherche est dans sa connoissance,
Et ses conseils font triompher Louis.

Quand aujourd'hui la moitié de la terre
Auroit armé pour nous faire la guerre,
Nous aurions tort de craindre l'avenir;

Tout nous rira, tout nous sera prospère,
Puisque la France a, pour la soutenir,
Le bras du fils, & la tête du père.



POUR
UNE MINERVE D'ARGENT,
promiſe & non donnée.
EPIGRAMME.

GRANDS Miniſtres de la Thémis
Du ſecond Parlement de France,
Le don que vous m'avez promis
Trompera-t-il mon eſpérance ?

L'aſtre qui meſure le temps
A ſix fois mûri la vendange,
Depuis le moment que j'attends
Votre Pallas du Pont-au-Change.

Si le peuple eſt trop indigent
Par les dépenſes de la guerre,
Gardez votre image d'argent,
Et m'en donnez une de terre.

Quand Rome étoit l'amour des Cieux,
Et la ſource des grands exemples,
L'art du potier faiſoit les Dieux
Qu'elle révéroit dans ſes Temples.

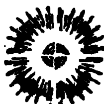


EPIGRAMME.

JEAN qui dans ce tombeau repose entre les morts,
Prenant de toutes mains, amassa des trésors
Plus qu'il n'en espéroit de sa bonne fortune :
Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien ;
Et, n'étoit qu'il avoit une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

AUTRE.

PUISQUE Charles est indigent,
Il ne sauroit cesser de l'être ;
En l'âge où le Ciel l'a fait naître,
L'argent ne cherche que l'argent.



LE MAGISTRAT,

ODE.

A M. LE COMTE DE ***.

TANDIS que ton père eſt à Rome,
Eſtimé de tout l'Univers,
Conſidère un peu l'honnête homme
Que je te montre dans ces Vers.

C'eſt un Magiſtrat de province,
Affolé de ſa propre amour:
Pour ſe troquer avec un Prince,
Il demanderoit du retour.

L'aſtre fatal à ſa naiſſance,
Et qui marqua ſon aſcendant,
Joua de toute ſa puiſſance
Pour le faire ſot & pédant.

Son humeur eſt auſſi légère
Que le duvet d'un jeune oiſon;
Elle paſſe pour étrangère
Dans le pays de la raiſon.

Il s'adore, il ſe galantiſe;
Et prend ſes divertiſſemens
Devant un criſtal de Veniſe,
A ſe faire des complimens.

Quand ce docteur plein d'ignorance
Eſt monté ſur ſon tribunal,
Il croit plus faire pour la France,
Que le Roi, ni le Cardinal.

On le voit ſur le fils d'un âne
Se promener ſoir & matin,
Enharnaché d'une ſoutane
De quatorze aunes de ſatin.

C'eſt le Magiſtrat le plus bête
Que jamais ait vu le ſoleil :
On ne peut trouver dans ſa tête
Ni bon latin, ni bon conſeil.

Il eſt ſavant en la méthode
De ménager ſes revenus ;
Mais les Pandectes & le Code
Lui ſont des pays inconnus.

Les Auteurs des deux belles langues
Sont exclus de ſon cabinet ;
Il eſt concis en ſes harangues,
Et n'opine que du bonnet.

Il pèſe toutes ſes paroles,
Il crache même avec compas,
Et ne compte pas ſes piſtoles
Plus exactement que ſes pas.

Certes, on peut juſtement dire
Qu'homme n'a jamais débité
Des ſottiſes à faire rire,
Avecque tant de gravité.

On diroit que les neuf Pucelles
L'ont élevé dans leur giron,
Et qu'il a des phraſes plus belles
Qu'Iſocrate, ni Cicéron.

Le grand nombre de ſes rapines
Met ſa province dans les pleurs,
Et fait gémir ſur des épines
Celui qui dormoit ſur des fleurs.

Ce Monſieur eſt ſi ridicule,
Qu'il prétend que nos bons Auteurs,
Au-delà des bornes d'Hercule,
Lui faſſent des admirateurs.

Diſpenſatrices de la gloire,
Qui d'un homme faites un Dieu,
Muſes, placez-le dans l'hiſtoire
Côte à côte de Richelieu.

De peur qu'il excite un orage
Contraire à ma ſérénité,
J'ai poli ce petit ouvrage
En faveur de ſa vanité.

Après ces Vers dont je l'honore,
Son jugement ſera tortu,
S'il craint que Saturne dévore
Les monumens de ſa vertu.

EPIGRAMME.

O QUE Jean eſt pernicieux !
Il ſoutient avec impudence,
Qu'il ne ſe trouve dans les Cieux
Ni juſtice, ni providence.

Pour ſe montrer, ce méchant dit
Que, depuis qu'il met en crédit
L'impiété deſſus la terre,

Son bonheur n'a faute de rien,
Et que les Grands ſe font la guerre
A qui lui fera plus de bien.

AUTRE.

EN cheveux blancs, il me faut donc aller,
Comme un enfant, tous les jours à l'école ?
Que je ſuis fou d'apprendre à bien parler,
Lorſque la mort veut m'ôter la parole !



EPIGRAMME.

FLOTE mon confident s'étonne
Que je ſois devenu flatteur,
Et qu'à tout moment je te donne
La qualité de bon Auteur.

Sylvandre, il eſt vrai, je l'avoue,
L'excellence de tes repas
Fait qu'impudemment je te loue
D'une vertu que tu n'as pas.

Depuis que je m'obſtine à dire
Que ta belle façon d'écrire
Eſt le charme des Courtiſans,

Boucher n'a plus de mes piſtoles,
Et les biſques & les faiſans
Ne me coûtent que des paroles.



EPIGRAMME.

LISE, je vois que ta finesse
Cherche à m'engager sous tes lois.
Mais quoi ! le règne des Valois
Fut le siècle de ta jeunesse.

Tu m'as beau suivre nuit & jour,
Et me jurer que ton amour
Est au-delà de toutes bornes ;

Je ne veux point d'un corps si vieux,
De crainte de planter des cornes
Sur la tombe de mes aïeux.

AUTRE.

QUELQUE effort que le soleil fasse,
Tous nos étés sont des hivers ;
Je ne vois que neige & que glace ;
Ces lieux en sont toujours couverts.
Il n'entre point en ma pensée,
Qu'Amour y soit jamais venu :
Cette province est trop glacée,
Pour un enfant qui va tout nu.



EPIGRAMME.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je ferai des ſuivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Père des ſavans,
En un ſiècle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Eſpagne de honte.

Je contenterai ſon deſir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir
Qui lui fait maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ai reçus de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?



EPIGRAMME.

CHARLES eſt dans une infortune
Qui le fait ſouvent murmurer ;
Quand il veut plaire, il importune ;
Quand il veut rire, il fait pleurer.

Veut-il boire, il caſſe le verre ;
Veut-il la paix, il a la guerre ;
S'il ſème, il ne recueille rien.

Je ne le trouve pas étrange ;
Il eſt Gaſcon, & pourroit bien
Avoir querellé ſon bon Ange.



SONNET.

Mes veilles, qui par-tout ſe font des partiſans,
N'ont pu toucher l'eſprit de ma grande Princeſſe,
Et le Palais Royal va traiter mes vieux ans,
De même que le Louvre a traité ma jeuneſſe.

Jamais un bon ſuccès n'accompagne mes vœux,
Bien que ma voix me faſſe un des Cygnes de France;
Et ſept luſtres entiers ont blanchi mes cheveux,
Depuis que ma vertu ſe plaint de l'eſpérânce.

Un ſi conſtant reproche à la fin m'a laſſé;
Et je vois, ſans regret, en mon âge glacé,
Que la faveur me fuit, & que la Cour me trompe.

Voiſin comme je ſuis du rivage des morts,
A quoi me ſerviroit d'acquérir des tréſors,
Qu'à me faire enterrer avecque plus de pompe?



EPIGRAMME.

LE gros Charles ne t'aime point
D'un amour ferme & véritable,
Bien qu'il doive ſon embonpoint
Aux ragoûts de ta bonne table.

Marquis, il aime l'hypocras
Qu'on hume dans tes belles coupes;
Et les pigeons petits & gras,
Qui font tant d'honneur à tes ſoupes.

Le ventre eſt ſon maître & ſon roi:
C'eſt pour manger qu'il aime à vivre;
Et ſi je dînois mieux que toi,
Il te quitteroit pour me ſuivre.



SONNET.

Adieu, Paris, adieu pour la dernière fois;
Je ſuis las d'encenſer l'autel de la fortune;
Et brûle de revoir mes rochers & mes bois,
Où tout me ſatisfait, & rien ne m'importune.

Je n'y ſuis pas touché de l'amour des tréſors;
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage:
Le bien qui m'eſt venu des pères dont je ſors,
Eſt petit pour la Cour, mais grand pour le village.

Depuis que je connois que le ſiècle eſt gâté,
Et que le haut mérite eſt ſouvent maltraité,
Je ne trouve ma paix que dans ma ſolitude:

Les heures de ma vie y ſont toutes à moi.
Qu'il eſt doux d'être libre; & que la ſervitude
Eſt honteuſe à celui qui peut être ſon roi!



EPIGRAMME.

COLIN eſt un capricieux,
Dont amour trouble la cervelle;
Ce fou veut crever tous les yeux
Qui regardent ceux d'Iſabelle.

Il lui fait garder la maiſon,
Où, dans ſa plus verte ſaiſon,
La Belle devient ſèche & blême.

Je conſeille à ce grand cheval
De n'aimer jamais que ſoi-même,
Puiſqu'il veut aimer ſans rival.

AUTRE.

JEAN, c'eſt en vain que je te vante
Plus que Roland & qu'Amadis;
C'eſt en vain auſſi que tu dis
Que ma Muſe n'eſt pas ſavante.

Il n'eſt point d'homme en l'Univers,
Dont la foi puiſſe être dupée
Des louanges de ton épée,
Ni des cenſures de mes vers.



EPIGRAMME.

DIVIN homme, à qui mes rivaux
Doivent tout le fruit de leurs veilles,
Fais connoître ce que je vaux,
Au grand Prince que tu conseilles.

Les Parques ont lassé leurs doigts
A dévider ma destinée,
Et déja soixante & trois fois
J'ai vu naître & mourir l'année.

Faudra-t-il que mon héritier
Murmure contre le métier
Qui m'a rendu pauvre, & célèbre?

Et veux-tu qu'un Prédicateur
Fasse mon oraison funèbre,
Sans t'appeler mon protecteur?



EPIGRAMME.

Blaise, qui fut par ſon crédit
Jadis roi de la Place-au-Change,
Eſt plus déchu que l'on ne dit;
Il s'endette du pain qu'il mange.

Et Catin, pour gagner de quoi
Mettre une chemiſe ſur ſoi,
Lui met les cornes ſur la tête.

Voyez quelle diverſité!
Pour chaſſer la néceſſité,
Blaiſe emprunte, & ſa femme prête.

AUTRE.

Tes défauts ne ſont pas ſecrets;
Quiconque te voit, te mépriſe;
J'augure mal de tes progrès,
Homme de Cour, homme d'Egliſe;

Tu montres ton peu de cerveau
Dans le ſaint & dans le profane;
On trouve un fou ſous ton manteau,
On trouve un fou ſous ta ſoutane.



POUR

M. DE LA VALETTE,

Général des Armées de la République de Venise.

SONNET.

IL semble que tu crains les progrès de ta gloire,
Et l'ombre des lauriers que le Ciel t'a promis,
France : pourquoi veux-tu retarder la victoire
Qui doit ensevelir l'espoir des ennemis ?

La Valette naquit pour faire des conquêtes ;
Les Peuples sont heureux dont sa force est l'appui ;
Il étend leur puissance ; il couronne leurs têtes ;
Et tu souffres qu'il vive, & vainque pour autrui !

O que sa main est forte, & que son ame est grande !
Pour hâter le repos que l'Europe demande,
Il devroit commander les armes de son roi.

La fortune te suit, sa faveur t'accompagne ;
Mais, bien que tes succès fassent trembler l'Espagne,
Tu combattras long-temps, s'il ne combat pour toi.



EPIGRAMME.

GRAND Prince, on dit que vos oreilles
Trouvent quelque chose de net
Aux Epigrammes que mes veilles
Font naître dans mon cabinet.

Ce bruit ne me chatouille guères;
Mes Ouvrages sont trop vulgaires,
Et trop nus de science & d'art.

Je douterai de bien écrire,
Jusqu'à ce que de votre part
Un Brevet me le vienne dire.

AUTRE.

JEAN, puisqu'il plaît à l'envie
Que la gloire où je prétends,
Ne vienne qu'après le temps.
Prescrit au cours de ma vie,

O! que je serai tenu
Aux soins de mes destinées,
Si je demeure inconnu
Encore soixante années!



SONNET.

OFFRONS au dieu boiteux & ma plume, & ma lyre,
A ce nouveau matin que l'an reprend ſon tour:
Je ne veux plus chanter, je ne veux plus écrire;
Muſes, il m'eſt honteux de vous faire l'amour.

Vous quittez mon ouvrage, & donnez tous vos charmes
Aux Vers où Chapelain conſacre les exploits
De ce jeune Bourbon, dont les premières armes
Ont mis tant de frayeur au cœur de tant de Rois.

J'aurois bien employé les beaux ans de ma vie,
Et ma félicité ſeroit digne d'envie,
Si vous m'aviez appris à parler comme lui.

Le grand flambeau du jour ne voit point de provinces
Où mon fameux travail ne rempliſſe aujourd'hui
La bouche des ſavans, & l'oreille des Princes.



EPIGRAMME.

GRAND Louis, ma facon d'écrire
Brave les ans & le trépas:
Ne souffre plus que je respire
L'air d'un climat où tu n'es pas.

Si ta bienveillance m'invite
A voir ta cour, où le mérite
Espère tout, & ne craint rien,

J'aurai grand soin de ton histoire;
Et si tu me donnes du bien,
Je te donnerai de la gloire.



ODE

A M. FLOTE.

AMI chaud de la vertu,
Rare bonté que j'admire,
Cher Flote, pourquoi veux-tu
Que je reprenne ma lyre ?
Tu devrois m'en dispenser :
Ses accords pourroient blesser
Les oreilles raffinées.
J'ai vu cinquante moissons ;
Et le froid de mes années
A passé dans mes chansons.

Crois-tu que les beaux esprits
Qui suivent ton jeune Prince,
Respectent les cheveux gris
D'un Horace de province ?
Après les Vers ajustés,
Des Plautes ressuscités
Que toute la Cour embrasse,
Un rimeur vieux & Gascon,
Ne sauroit de bonne grace
Paroître sur Hélicon.

Pour avoir trop médité
Sur l'Epigramme & sur l'Ode,
Mon Phébus est maltraité
Des écrivains à la mode:
S'il faut croire à leurs avis,
Les maîtres que j'ai suivis
Sont indignes de mémoire;
Et ces grands originaux
Ont laissé toute leur gloire
Dans le siècle des Courtaux.

En ma dernière saison
Minerve m'est ennemie;
Et ma rime & ma raison
Redoutent l'Académie.
Je vois le peu que je vaux;
Je fais place à mes rivaux;
Tous leurs Vers sont des merveilles;
Et ceux qui partent de moi
Choquent même les oreilles
Des Courtisans du feu Roi.

La Muse ne me plaît point;
Et, sans mon âge de glace,
Je cacherois mon pourpoint
Sous le fer d'une cuirasse.
En ce temps ami de Mars,
Où l'on oit de toutes parts

L'airain bruyant des trompettes,
Les Dieux du gouvernement
Mettroient devant cent Poètes,
Un drille de régiment.

Ou j'ai l'esprit de travers,
Ou leur politique est belle;
Ce n'est pas avec des Vers
Qu'on a dompté la Rochelle;
Et qu'enfin nous avons mis
L'effroi chez nos ennemis,
Malgré leur force & leurs ruses:
J'admire le Cardinal;
Il préfère aux luths des Muses,
Les flûtes de l'Arsenal.

Ces rêveurs de cabinet,
Qu'une syllabe travaille,
Sont lions dans un Sonnet,
Et cerfs dans une bataille.
Ils s'éloignent des hasards;
Et la gloire des Césars
N'est pas celle qui les pique:
La Muse a peu de galans
Qu'on couche dans la chronique
Côte à côte des Rolans.

Le fer ne plaît nullement
A ceux qu'Apollon inspire;
Ils sont armés seulement

Des pointes de la satire.
Je ne te déguise rien;
Un cœur fait comme le mien,
Seroit dans l'inquiétude,
Si notre grand Potentat
N'avoit que des gens d'étude
Pour défendre son Etat.

Il faut célébrer les noms
De ces François indomptables,
Qui courent droit aux canons,
Comme Flote aux bonnes tables.
Fais dire à ta belle voix,
Que c'est par les beaux exploits
De ces grands hommes de guerre,
Que tu goûtes le repos,
Et qu'on vide dans ton verre
Tant de flacons & de pots.

Sans le sang qu'ils ont versé
A la tête de nos troupes,
Jean de Vert eût fracassé
Tes bouteilles & tes coupes;
Galas feroit l'héritier
Des bourgeois de ton quartier,
Dont la richesse est si grande,
Et sur le nez des maris,
Auroit troussé la Hollande
Des coquettes de Paris.

On les doit combler de biens
Au gré de leur espérance :
Ils sont les fermes soutiens
Des intérêts de la France ;
Mais le siècle est rigoureux
A ces hardis généreux
Dont la valeur est si forte :
Souvent un Suisse impudent
Les fait morfondre à la porte
De l'hôtel d'un Intendant.

La plupart des Trésoriers,
Cher Flote, ont l'ame si bonne,
Qu'ils dérobent aux guerriers
Ce que le Prince leur donne :
De ce larcin est venu
L'excès d'un luxe inconnu
Lorsque la France étoit sage ;
Ils sont si fous & si vains,
Qu'on trouve en leur équipage
La pompe des souverains.

On ne peut assez vanter
Un officier de finance,
Qui se pique d'acquitter
Nettement une ordonnance ;
Qui, plein d'honneur & de foi,
Ne prétend mettre chez soi

Qu'une richesse commune,
Et dont l'esprit est ravi,
Quand Louis fait la fortune
Des soldats qui l'ont servi.

Peut on avec trop de soin
Reconnoître les mérites
De ceux qui portent si loin
Nos armes & nos limites ?
Pour les traiter comme il faut,
Quel honneur est assez haut,
Et quel salaire assez riche?
C'est leur fameuse valeur,
Qui dans la maison d'Autriche
A fait entrer le malheur.

Où vais-je, pauvre rimeur?
Vois-je pas que je m'égare?
Quoi! me voici dans l'humeur
De m'élever sur Pindare!
Bizarrement agité,
Je perds la timidité
Dont mon ame étoit si pleine,
Et veux devancer les pas
Des savans, à qui Mécène
Faisoit de si bon repas.

Flote, de qui l'amitié
Chasse ma mélancolie,

Verras-tu bien ſans pitié
Une œuvre ſi mal polie ?
Pour l'honneur de mes vieux ans,
Ne lis pas aux Courtiſans
Cet ouvrage que je t'offre ;
Je te demande inſtamment
De le cacher dans le coffre
Qui garde ton teſtament.

EPIGRAMME.

PAUL, rougis de ton avarice ;
Tu prends tout, & ne donnes rien :
Après quatorze ans de ſervice,
Veux-tu pas me faire du bien ?

Tu dis que ma fortune eſt bonne,
Et que ton teſtament me donne
Tes offices, & ta maiſon.

Si dans ta cervelle mal faite,
Il reſte une once de raiſon,
Devine ce que je ſouhaite.



EPIGRAMME.

CE jour que l'an ſe renouvelle,
Je ne ſais que vous ſouhaiter:
Grand Duc, votre fortune eſt telle,
Qu'il ne s'y peut rien ajouter.

Tout le beau ſexe vous admire;
Votre main fait trembler l'Empire,
Et Louis en fait ſon appui.

Que peuvent donc les deſtinées,
Que vous faire être cent années
Ce que vous êtes aujourd'hui?



A Mgr LE CHANCELIER.

SONNET.

Le bruit de mes écrits va remplir l'Univers,
Seguier ; ton feul mérite en fera la matière :
Dans la chaleur qui refte à mes derniers hivers,
Je donne à ta vertu ma plume toute entière.

Qu'on ne me preffe plus de célébrer les Rois ;
Embraffe qui voudra le foin de leur hiftoire ;
Quoi qu'il puiffe arriver, les échos de mes bois
N'apprendront plus de moi qu'à parler de ta gloire.

Pour te rendre vainqueur de l'oubli du tombeau,
Je te veux confacrer un ouvrage fi beau,
Que la race future en devienne amoureufe.

Il fera confeffer que je règne en mon art ;
Et qu'en un fiècle ingrat, ta vertu fut heureufe
D'avoir été l'objet des veilles de Maynard.



EPIGRAMME.

QUEL bonheur as-tu desiré,
Qui n'ait accompagné ta vie ;
Et quel homme si modéré
Te peut regarder sans envie ?

Aimé du Ministre & du Roi,
Bois-Robert, je ne sais pourquoi
Ton cœur est plein d'inquiétude.

Calme ce désordre intestin,
Et ne force pas le destin
A t'accuser d'ingratitude.



SONNET

SONNET.

Sage & docte Sirmont, pourquoi me presses-tu
De quitter mon désert où rien ne m'importune ?
Que ferai-je à la Cour ? J'adore la vertu,
Et les amis du Louvre adorent la fortune.

Si le Roi que tu sers te fait son confident,
Le puissant & le foible iront te faire hommage ;
Et la témérité d'un flatteur impudent
Promettra d'élever un temple à ton image.

Si tu perds ton crédit, tu seras délaissé ;
Ces lâches complaisans qui t'avoient encensé,
Diront que ta faveur étoit illégitime.

La Cour est un pays ingrat & dangereux ;
C'est où le grand mérite est souvent malheureux ;
Et, quand il plaît aux Rois, l'innocence est un crime.



EPIGRAMME.

Je déteste le nœud fatal
De ce petit Dieu d'hyménée,
Depuis que Lise en fut traînée
Au triste lit d'un vieux brutal.

Les graces que Lise possède
Font des blessures sans remède;
Jamais Amant n'en est guéri.

Elle est charmante, elle est accorte;
Et tout ce que la Belle porte
Lui sied bien, ôté son mari.



SONNET.

PAR vos humeurs le monde eſt gouverné ;
Vos volontés ſont le calme & l'orage ;
Et vous riez de me voir confiné
Loin de la Cour dans mon petit village.

Cléomédon, mes deſirs ſont contens ;
Je trouve beau le déſert où j'habite,
Et connois bien qu'il faut céder au temps,
Fuir l'éclat, & devenir hermite.

Je ſuis heureux de vieillir ſans emploi,
De me cacher, de vivre tout à moi,
D'avoir dompté la crainte & l'eſpérance ;

Et ſi le Ciel, qui me traite ſi bien,
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur ſeroit égal au mien.



EPIGRAMME.

AMINTHE assis au bord d'une fontaine
Où chaque fois ce Berger se miroit,
Triste & pensif, bassement soupiroit,
En se plaignant d'une aimable inhumaine.

Puissant Amour, disoit cet affligé,
En une fleur Narcisse fut changé:
Termine ainsi mes ennuis & ma vie;

Mais je voudrois qu'après ce changement,
On me cueillît, pour servir d'ornement
Aux cheveux blonds de ma belle Silvie.



EPIGRAMME.

L'ENFANT mis dans ce tombeau,
Paſſa pour un petit Ange ;
Tout ce que l'on voit de beau,
Mérite moins de louange.

Le pauvret borna ſon cours
De ſi peu de matinées,
Que le nombre de ſes jours
N'acheva que deux années.

On doit regretter ſa mort,
Mais ſans accuſer le ſort
De cruauté, ni d'envie.

Le ſiècle eſt ſi vicieux,
Paſſant, qu'une courte vie
Eſt une faveur des cieux.



EPIGRAMME.

Tu fais des banquets tous les jours,
Dont l'excès eſt inimitable ;
Mais tes impertinens diſcours
M'éloignent de ta bonne table.

Veux-tu remplir les courtiſans
De ta ſoupe & de tes faiſans,
Et faire admirer ta dépenſe ?

Tais-toi, ton babil ne plaît pas ;
Et n'ajoute à tes grands repas
Autre choſe que ton ſilence.



EPIGRAMME.

JE ſuis le plus heureux amant
Des neuf illuſtres Demoiſelles,
Et l'entretien le plus charmant
Des cabinets & dès ruelles.

La Cour honore mes lauriers,
Ma Muſe eſt par-tout recherchée;
Et Turenne voit nos guerriers
Lire mes vers dans la tranchée.

Perſécuteur de ma vertu,
Marquis, pourquoi te moques-tu
De ma belle façon d'écrire?

Je découvre ta vanité;
Tu deſires que ma ſatire
Te montre à la poſtérité.





EPIGRAMME.

Cy-gist Paul, qui baiſſoit les yeux
A la rencontre des gens ſobres,
Et qui prioit toujours les cieux
Que l'année eût pluſieurs octobres.

Ce grand héros des cabarets,
Avecque deux harengs-ſorets,
Humoit des bouteilles ſans nombre.

Paſſant, qui t'es ici porté,
Sache qu'il voudroit que ſon ombre
Eût de quoi boire à ta ſanté.



A CHARLES DE MAYNARD,

ODE.

Mon cher ami, quand feras-tu
L'amour des Filles de mémoire ;
Et quand verrai-je ta vertu
Dans les premiers jours de sa gloire ?

Il te faut hanter ces grands morts,
Dont les écrits sont les fontaines,
Où l'on va puiser les trésors
Qui restent de Rome & d'Athènes.

Dérobe le somme à tes yeux,
Pour les attacher sur un livre :
Le mérite de tes aïeux
Te sollicite de les suivre.

Je t'apprends que ces ennemis
De la fraude & de l'ignorance,
Ont enseigné l'art de Thémis
Au second Parlement de France.

Pour moi, qui suis vu d'assez loin
Sur un des sommets du Parnasse,
J'ai donné mon temps & mon soin
A l'art qui ment de bonne grace.

C'eſt dans les vers que j'ai tournés
Sous la régence de Marie,
Que ſes goûts les plus raffinés
Trouvent la bonne raillerie.

Tes mérites ont prévenu
La foibleſſe de tes années ;
Et ton nom eſt déja connu
De Loire juſqu'aux Pyrénées.

Le beau latin de tes écrits
Eſt dans une règle ſi juſte,
Qu'on diroit que tu l'as appris
Ou chez Céſar, ou chez Auguſte.

Dans leur pure naïveté,
Il ſemble que tu reſſuſcites
Cet Apollon perſécuté,
Qui mourut au pays des Scythes.

Ne te donne pas tout entier
A cette éloquence enchaînée,
Si tu ne veux être héritier
Des malheurs de ma deſtinée.

Le métier de Virgile eſt beau,
Le Barbare y trouve des charmes ;
Mais Auguſte eſt ſous le tombeau,
Et Louis n'aime que les armes.

Pour travailler utilement,
Il faut que ton esprit se pique
D'exercer dans un Parlement
Les forces de ta rhétorique.

Embrasse ardemment cet emploi,
Défends l'innocence opprimée,
Et tu verras entrer chez toi
L'opulence & la renommée.

Mais tu refuses d'être heureux,
Et ton jeune orgueil me découvre
Que tu seras moins desireux
D'être du Palais, que du Louvre.

Je déplore ta vanité,
Et ne puis souffrir que tu donnes
Tes beaux ans & ta liberté,
A ceux qui portent les couronnes.

Toutes les pompeuses maisons
Des Princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres misérables.

C'est où les plus haut élevés
Dorment avec moins d'assurance;
C'est où les prudens achevés
Sont les jouets de l'espérance.

C'eſt où l'on eſt payé de vent,
C'eſt où l'on rebute les ſages;
Et c'eſt où l'on trouve ſouvent
Plus de maſques, que de viſages.

Heureux qui vit obſcurément
Dans quelque petit coin de terre,
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre!

Puiſſes-tu connoître le prix
Des paroles que te débite
Un courtiſan aux cheveux gris,
Que la raiſon a fait hermite!



EPIGRAMME.

GRACE au Dieu des cabarets,
Guy n'a rente, ni domaine;
Et ſes champs & ſes forêts
Sont entrés dans ſa bedaine.

Il déteſte les feſtins,
Dont ſa gueule fut ravie;
Et conjure les deſtins
De le tirer de la vie.

Arbitre du genre humain,
Faites, dit-il, que demain
La ſépulture m'enſerre.

Il ne me reſte plus rien,
Et je n'étois ſur la terre
Que pour y manger mon bien.



EPIGRAMME.

L'HOMME qui gît en ce lieu
Fut un buveur ſans exemple,
Qui ne crut jamais qu'au Dieu
Dont la taverne eſt le temple.

Un batelier ignorant
Le fit cheoir dans le courant
De la prochaine rivière.

L'heure de ſa triſte fin,
Voyageur, fut la première
Qui mit de l'eau dans ſon vin.



A MONSIEUR
LE COMTE DE CARMAIN,
SONNET.

COMTE, le monde attend notre dernier adieu;
Nos pieds font arrivés fur le bord de la tombe;
Ceffe d'aimer la Cour, & t'éloigne d'un lieu
Où la malice règne, & la bonté fuccombe.

Le vrai bien n'eft qu'au Ciel, il le faut acquérir;
Il faut remplir nos cœurs d'une fi belle envie:
Notre heure va fonner, fongeons à bien mourir,
Et dégageons nos fens des pièges de la vie.

L'humble, ni l'orgueilleux, le foible, ni le fort,
Ne fauroient réfifter aux rigueurs de la mort;
Elle a trop puiffamment établi fon empire.

Ce qu'elle peut fur un, elle le peut fur tous;
Et ces grands monumens de jafpe & de porphyre
Nous difent que les Rois font mortels comme nous.



EPIGRAMME.

Mon avis eſt qu'André s'en aille
Courre après les clercs du Palais ;
Et que là, ſans fin, il travaille
A mettre délais ſur délais.

Le but où ce bon enfant viſe,
Eſt de ne lâcher jamais priſe,
Ni par arrêt, ni par accord.

Quiconque eſt touché de l'envie
De ne payer qu'après ſa mort,
Doit chicaner toute ſa vie.



EPIGRAMME.

Tu dis qu'on donne un ſi haut prix
Aux vers que ma plume débite,
Que la troupe des beaux-eſprits
Bat des mains lorſqu'on les récite;

Et qu'Apollon veut que ſon art,
Malgré l'envie & l'ignorance,
Dans l'Epigramme de Maynard,
Faſſe quelque honneur à la France.

Cet illuſtre applaudiſſement
Me chatouilleroit doucement,
Sans le deſtin qui m'importune;

Mais, quand tu dis que j'écris bien,
Flote, j'apprends de ma fortune,
Que le Cardinal n'en croit rien.



EPIGRAMME.

FLOTE, vois-tu ce petit homme
Qui parle avec tant de mépris
De tout ce que la vieille Rome
Nous a laiſſé de beaux écrits?

Tout ſon plaiſir eſt de médire;
Mais ceux que ſon caquet déchire
L'ont horriblement diffamé.

Sa boſſe eſt ſouvent bâtonnée;
Et dit-on qu'elle a conſumé
Plus de bois que ſa cheminée.



EPIGRAMME
A MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN.

JULE, loin de l'aimable cours
Des ondes de Seine & de Loire,
Je t'admire, & passe mes jours
A m'entretenir de ta gloire.

Quel sage a paru comme toi
En l'art qui soutient les couronnes ?
Et d'où vient le bonheur du Roi,
Que des conseils que tu lui donnes ?

Pousse toujours nos conquérans,
Et nos yeux verront les tyrans
Trébucher, & mordre la poudre.

Tous leurs forts seront démolis,
Et l'aigle portera la foudre
Du Monarque des fleurs de lis.



EPIGRAMME.

MUSES, à qui mes rêveries
Font honneur par tout l'univers,
En vain l'écho des Tuileries
Se plaît à redire mes vers.

Les Princes qui sont vos idoles,
Ne vous baillent que des paroles;
L'avarice les a vaincus.

Rengaînez l'art des belles phrases;
La Cour donneroit cent Pégases,
Pour un bidet de vingt écus.



SONNET.

Je donne à mon désert les restes de ma vie:
Pour ne dépendre plus que du Ciel & de moi,
Le temps & la raison m'ont fait perdre l'envie
D'encenser la faveur, & de suivre le Roi.

Faret, je suis ravi des bois où je demeure;
J'y trouve la santé de l'esprit & du corps:
Approuve ma retraite, & permets que je meure
Dans le même village où mes pères sont morts.

J'ai fréquenté la Cour où ton conseil m'appelle;
Et, sous le grand Henri, je la trouvai si belle,
Que ce fut à regret que je lui dis adieu.

Mais les ans m'ont changé, le monde m'importune;
Et j'aurois de la peine à vivre dans un lieu
Où toujours la vertu se plaint de la fortune.



EPIGRAMME.

UN rare écrivain comme toi
Devroit enrichir sa famille,
D'autant d'argent que le feu Roi
En avoit mis dans la Bastille.

Mais les vers ont perdu leur prix;
Et, pour les excellens esprits,
La faveur des Princes est morte.

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.



ODE.

Alcipe, reviens dans nos bois;
Tu n'as que trop ſuivi les Rois,
Et l'infidèle eſpoir dont tu fais ton idole:
Quelque bonheur qui ſeconde tes vœux,
Ils n'arrêteront pas le temps qui toujours vole,
Et qui d'un triſte blanc va peindre tes cheveux.

La Cour mépriſe ton encens:
Ton rival monte, & tu deſcends;
Et dans le cabinet le favori te joue.
Que t'a ſervi de fléchir les genoux
Devant un Dieu fragile, & fait d'un peu de boue,
Qui ſouffre & qui vieillit pour mourir comme nous?

Romps tes fers, bien qu'ils ſoient dorés;
Fuis les injuſtes adorés,
Et demeure toi-même, à l'exemple du ſage:
Tu vois de près ta dernière ſaiſon;
Tout le monde connoît ton nom & ton viſage,
Et tu n'es pas connu de ta propre raiſon.

Ne forme que de ſaints deſirs,
Et te ſépare des plaiſirs
Dont la molle douceur te fait aimer la vie:
Il faut quitter le ſéjour des mortels;

Il faut quitter Philis, Amarante & Silvie,
A qui ta folle amour élève des autels.

Il faut quitter l'ameublement
Qui nous cache pompeusement
Sous de la toile d'or, le plâtre de ta chambre;
Il faut quitter ces jardins toujours verts,
Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre,
Et qui font des printemps au milieu des hivers.

C'est en vain que, loin des hasards
Où courent les enfans de Mars,
Nous laissons reposer nos mains & nos courages;
Et c'est en vain que la fureur des eaux,
Et l'insolent Borée, artisan des naufrages,
Font, à l'abri du port, retirer nos vaisseaux.

Nous avons beau nous ménager,
Et beau prévenir le danger;
La mort n'est pas un mal que le prudent évite:
Il n'est raison, adresse, ni conseil,
Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
Arrose des pays inconnus au Soleil.

Le cours de nos ans est borné;
Et quand notre heure aura sonné,
Clothon ne voudra plus grossir notre fusée:
C'est une loi, non pas un châtiment,
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pâture aux vers du monument.

Résous-

Résous-toi d'aller chez les morts ;
Ni ta race, ni tes trésors,
Ne sauront t'empêcher d'en augmenter le nombre.
Le Potentat le plus grand de nos jours,
Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien qu'une ombre,
Avant qu'un demi-siècle ait achevé son cours.

On n'est guère loin du matin
Qui doit terminer le destin
Des superbes tyrans de la Seine & du Tage :
Ils sont les Dieux dans le monde Chrétien ;
Mais ils n'auront sur toi que le triste avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

Et comment pourrions-nous durer ?
Le temps, qui doit tout dévorer,
Sur le fer & la pierre exerce son empire :
Il abattra ces fermes bâtimens
Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que porphyre,
Et qui jusqu'aux enfers portent leurs fondemens.

L'herbe est plus haute que les tours
Où Pâris cacha ses amours,
Et d'où ce fainéant vit tant de funérailles :
Rome n'a rien de son antique orgueil ;
Et le vide enfermé de ses vieilles murailles
N'est qu'un affreux objet, & qu'un vaste cercueil.

Mais tu dois avecque mépris
Regarder ces petits débris:
Le temps amènera la fin de toutes choses;
Et ce beau ciel, ce lambris azuré,
Ce théâtre où l'aurore épanche tant de roses,
Sera brûlé des feux dont il est éclairé.

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit;
L'air ne formera plus ni grêles, ni tonnerres:
Et l'univers qui, dans son large tour,
Voit courir tant de mers, & fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber, tombera quelque jour.

EPIGRAMME.

CLORIS, qui n'a comparaison, ni prix,
Au jugement des plus clairs yeux du monde,
Veux-tu régner sur tous les grands esprits
Dont notre siècle heureusement abonde?

Que la raison soit toujours le compas
De tes rigueurs, comme de tes appas;
Qu'elle les règle, & qu'elle les tempère.

Il ne faut pas qu'une rare beauté
Ait trop d'amour, ni trop de cruauté:
L'une dégoûte, & l'autre désespère.

EPIGRAMME.

COLIN, tu portes dans les cieux,
Comme un ouvrage sans exemple,
Les vers d'André, qui dîne mieux
Que bourgeois du Marais du Temple.

Tu le traites de grand rimeur,
Et veux qu'il donne à l'imprimeur
Ce que le vin lui fait écrire.

Fourbe, le premier de ce temps!
Je vois, Colin, où tu prétends:
Tu veux manger, & non pas lire.



EPITAPHE DE L'ARÉTIN.

Le temps par qui tout ſe conſume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Bleſſa les vivans & les morts :
Son encre noircit la mémoire
Des Monarques, de qui la gloire
Eſt vivante après le trépas ;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blaſphême,
C'eſt qu'il ne le connoiſſoit pas.



NOTICE

DES

PRINCIPAUX AUTEURS

dont on n'a point recueilli de Poésies.



NOTICE
DES
PRINCIPAUX AUTEURS
dont on n'a point recueilli de Poéfies.

GUILLARD DANVILLE, Gendarme de la Reine. Pour faire fa cour à *Louis XIII*, ce Gendarme a compofé un Poème de *la Chafteté;* elle y préfide au confeil des Dieux protecteurs de la France. Il y a de la facilité, beaucoup d'hiatus & de digreffions. L'Auteur a fait cet Ouvrage en courant la pofte. On y voit qu'à la fin d'un de fes voyages, il fut mis à la Baftille, fans qu'on puiffe deviner le fujet de fa détention. Il prétend n'en rien favoir lui-même. La *Chafteté* a paru vers 1624.

HENRI HUMBERT. L'un de fes contemporains le qualifie *Capitaine de l'Avant-*

Garde. Il a publié des Paraphrases de Pseaumes, des Lamentations, &c. Il avoit raison de lamenter, car il étoit aveugle. Il a intitulé le Recueil de ses vers, *les Ténèbres*, pour faire allusion à son état probablement.

Claude Favier, autre Poète dont personne ne connoît la naissance, Auteur de l'*Adonis de la Cour, divisé par douze Nymphes, & dédié à Monseigneur Frère du Roi*. Cet *Adonis* est le Prince le plus foible de son temps, *Gaston*, frère de *Louis XIII*. Nous n'avons pu nous procurer ce Poème. Suivant l'*abbé Goujet*, il y a de l'*invention*, & même du *génie*.

Jean Claverger, Avocat au Parlement de Paris, Conseiller maître des Requêtes de la Reine Marguerite, a aussi donné vers 1624, l'*Euthymie*, ou *du Repos d'esprit*, Poème philosophique & moral; *la Thémis, ou des Loyers & Peines*, autre

Poëme en l'honneur de la justice; puis des Sonnets ou des Quatrains. Ce qu'il y a de mieux dans les deux Poëmes est l'idée des six vers suivans:

Qui se pense assurer un repos en la terre,
Veut ôter les périls & la mort de la guerre,
La tempête des mers, des cœurs la vanité,
Arrêter le soleil, dénombrer les étoiles,
Cingler en toutes mers sans rames & sans voiles,
Et des nuits de l'hiver chasser l'obscurité.

Pour les Quatrains, presque aucun ne peut, ni ne mérite d'être détaché. Celui-ci est le meilleur:

Qui ne sait modérer sa fortune riante,
Qui veut de ses desseins aller jusques au bout,
En voulant tout avoir, bien souvent perd le tout:
Sage est qui de moitié quelquefois se contente.

Un autre commence ainsi:

Nos biens plus précieux ne sont que babioles,
Vrais fatras de l'enfance, & petites Catins,
Dont nous nous amusons.

N. DE RESNEVILLE aima, à dix-huit ans, une jeune demoiselle pour laquelle il composa beaucoup d'Acrostiches, & qui en épousa un autre pendant un voyage qu'il fit à Paris. Quelque temps après, deux de ses amis se battirent; l'un des deux fut tué; on accusa *Resneville* d'avoir été du complot : il fut banni pendant sept ans. Il se cacha, alla en Angleterre, puis en Bohême, & obtint le grade de Capitaine dans les troupes de *Maurice de Nassau*, Prince d'Orange. Des Chansons galantes, des Dialogues, des Stances, des Sonnets, &c. composent ses *Œuvres poétiques*, qu'il a intitulées aussi *Traverses du sieur de Resneville*, à cause des aventures qui ont *traversé* sa vie.

FIN DU SEIZIEME VOLUME.

TABLE.

M vj

POÉSIES de quelques AUTEURS *dont il n'eft point fait mention dans nos Bibliographes.*



TABLE DE LA NOTICE.

Fin de la Table du XVIe Volume.







